Cette excellente étude, accompagnée d'une riche bibliographie (p. 18, M. MORICI, *Nozze*, lire « 1896 »), devrait être complétée par une enquête sur le manuscrit de PITHOU et peut-être quelque découverte sur la collation du manuscrit de Reims. Il resterait alors à S. BOLDRINI, avant de donner une nouvelle édition, à tenter de reconstruire l'histoire générale de la transmission du texte de Phèdre. Sur ce point, il ne me semble pas que les conclusions de BOLDRINI soient incompatibles avec la thèse de P. GATTI.

La seconde partie est consacrée à deux points de la biographie de PEROTTI : 1) un passage du *Cornu copiae* permet d'établir définitivement que PEROTTI est bien né à Sassoferrato et non à Fano. 2) Une lettre écrite par PEROTTI *in Trapezunta* a intrigué les critiques. S. BOLDRINI propose une hypothèse hardie, mais séduisante : la « Trébisonde » de PEROTTI ne serait autre que sa propriété de l'*Isola Centipera*, sise au lieu-dit *Trapozzo* ou *Tripozzo*. On saura gré à S. BOLDRINI d'avoir, par cette seconde partie, attiré l'attention sur un humaniste italien trop peu connu, du moins en France : PEROTTI est important non seulement pour l'histoire du texte de Phèdre, mais encore dans l'histoire de la grammaire, de la lexicographie et de la culture (voir mon article au tome 65 de la *R. É. L.*).

Jean-Louis CHARLET.

Éditions de textes. Collections.

Universités de France.

TITE-LIVE, *Histoire romaine*, tome VIII, livre VIII, texte établi, traduit et commenté par Raymond BLOCH et Charles GUITTARD (collection des Universités de France) : Paris, 1987, CXXX-139 pages dont 91 doubles, 8 planches et deux cartes hors-texte.

Avec ce volume, les Belles-Lettres franchissent (enfin !) le cap de la moitié des livres conservés. Bien que celui-ci soit l'un des plus brefs de l'œuvre, il mérite par sa complexité le copieux commentaire dont il est accompagné dans la présente édition, et pour lequel les compétences en archéologie et en histoire des religions des deux éditeurs ont permis d'utiliser des données très récentes dans ces deux domaines.

L'Introduction commence par reconnaître la pluralité des sources : annalistiques (le rôle de Pictor et d'Antias dans la relation des faits concernant les Fabii et les Valerii est peut-être surévalué, p. X-XI), mais aussi techniques : la célèbre description de l'armée manipulaire procède, malgré les apparences, de Polybe (p. XIII), de Caton, peut-être de Varron ; pour Q. Aelius Tubero et L. Cincius, la critique est réduite à des conjectures ; une source grecque autre que Polybe est inévitable (p. XX), mais il est peut-être imprudent de l'identifier à Timée. Suit un bref point d'actualité sur le Samnium, où les apports récents de l'archéologie ne se limitent pas à l'étude du guerrier de Capestrano (p. XXI-XXIV ; voir aussi LXXXII-LXXXVII). La chronologie des événements du livre VIII est extrêmement confuse : pour l'époque charnière où Rome dispute leur territoire aux Samnites et assied son autorité sur le Latium, l'annalistique a multiplié les doublets et s'est en particulier embrouillée entre trois guerres samnites dont la première est assurément fictive, inventée par Pictor ou par Antias ; la confrontation d'une chronologie grecque, avec l'expédition d'Alexandre le Molosse, ne simplifie pas les choses, car apparemment Tite-Live n'est pas encore habitué, quand il rédige ce livre autour de 25, à manier les années olympiques. Contrairement à Marta SORDI, qui avait fondé un système compliqué et dans l'ensemble trop haut sur la base des événements diplomatiques, les éditeurs arrivent à un affinement chronologique, limité par les habitudes litté-

raires de l'auteur (p. XXXIV), en se fondant sur les données les plus sûres de l'histoire intérieure de Rome.

La longue étude de la *deuotio* (p. LV-LXXXVIII) constitue une excellente mise au point après les très nombreuses études consacrées au rituel et aux Decii Mures ; le guerrier de Capestrano intervient de nouveau ici, puisque L. ADAMS HOLLAND a voulu le mettre en rapport avec le rituel, non sans se heurter à des contradictions qu'il est superflu de souligner (p. LXXXVI) ; en fait, il est risqué d'isoler cette statue — et sa cousine allemande de Hirschlanden — des séries de statues-menhirs qui continuaient à être produites en plein Age du Fer non loin des Abruzzes, en Corse et en Sardaigne, ainsi que des peintures lucaniennes étudiées par A. ROUVERET et A. GRECO-PONTRANDOLFO, qui sont loin d'avoir livré tous leurs secrets et qui, au contraire de la statue de Capestrano, même si l'on admét que la datation retenue ici (milieu du VI[e] siècle) est trop haute, sont sensiblement contemporaines des événements du livre VIII.

La deuxième question qui fait l'objet d'une longue étude (p. LXXXVIII-CXXI) est celle de l'armée manipulaire. Sans reprendre les détails, disons que la solution ingénieuse trouvée par les éditeurs à partir de la révision du texte et de l'étude philologique des noms des différents *ordines*, et dans une perspective diachronique qui manquait chez plus d'un commentateur, permet au prix d'un minimum d'hypothèses de concilier des chiffres apparemment incompatibles et de rendre compte de manière convaincante des difficultés qu'eut Tite-Live lui-même à expliquer la réforme.

Établis après lecture directe de douze manuscrits, le texte et l'apparat sont irréprochables. Comme on pouvait s'y attendre, des modifications (35 et non 36 comme indiqué p. CXXII) ont été apportées par rapport à l'édition Oxford de CONWAY et WALTERS, qui n'a pas été fortement remaniée depuis 1919. Beaucoup de ces modifications consistent à rétablir dans le texte des mots ou groupes de mots donnés par l'ensemble de la tradition ou les meilleurs manuscrits, mais que les éditeurs anglais (et souvent MADVIG avant eux) avaient écartés comme gloses : sont ainsi incontestables le rétablissement de *prohibeantur* en 2, 13 ; de *est* en 4, 3 ; de *consules* contre *consilia* en 4, 3 ; de *nunc* en 5, 3 ; de *meorumque* en 7, 16 ; *ordo... habebat* avait été transféré arbitrairement de 8, 4 à 8, 8 ; *ui* en 10, 3, *hostia* en 10, 12, *-que* et *eo piaculo* en 18, 12 (CONWAY et WALTERS ont manqué de cohérence en supprimant le premier et pas le second), *tunc uictorem* en 31, 7, *in contione* en 32, 11, et enfin *loco ac subsidiis* en 36, 4, sont également réintégrés dans le texte à juste titre, en fonction de la confiance qu'on doit à une tradition fournie et de bonne qualité. Inversement, CONWAY et WALTERS, à la suite de WESENBERG, avaient incorporé inutilement un ⟨*in*⟩ en 6, 15. En revanche, il ne paraît pas justifié, sur la foi du seul *M*, d'incorporer le *et* de 17, 6 : *fama Gallici belli pro tumultu ualuit ut dictatorem dici placeret* est une expression conforme au style livien ; *Fundanos*, en 19, 10, nous semble être une glose (le terme revient déjà sept fois en cinq paragraphes) ; inutile aussi, probablement, le *quae* de 32, 9.

Examinons brièvement les autres points de divergence : en 3, 5 l'expression *is creauit consules...* serait conforme aux notices liviennes habituelles, mais nous accorderons que Sigonius et son manuscrit perdu ne sont pas une garantie ; en 4, 4 le *est* des manuscrits nous semble infiniment préférable à *esto* de WEIBENBORN-MÜLLER, l'expression prenant plus de force sous forme proverbiale que sous celle d'une prière ; même réserve en 6, 14 pour *utique* qui se heurte à toute la tradition ; en 7, 12 *fati* paraîtrait plus prégnant, *facti* plus difficile, mais la solution adoptée respecte l'accord des manuscrits ; en 7, 21 la leçon originale *euerso* est excellente ; en 8, 4 *postremo* s'impose : après *antea, dein, postea,* il faut obéir à des préjugés d'interprétation pour imposer *postremi* contre les manuscrits ; en 12, 13 *cuius tum*

(proposé par deux secondes mains) serait conforme à l'usage livien ; en 14, 1 il est juste de suivre l'ordre des manuscrits, même si la place de *si* paraît à première vue difficile ; en 21, 6 nous avouerons être séduit par une solution du type *melior... mitiora* plutôt que par *melior... meliora* (CONWAY et WALTERS expliquent à juste titre que cette redondance n'est pas livienne) ; en 22, 5 nous ne voyons pas d'argument décisif pour préférer *Euboicam* à *Euboica* ; 23, 1-2 pose un problème délicat : il faut supprimer soit *miserat* ; *Romae compertum*, soit *Cornelius*, mais dans ce dernier cas, on perd la symétrie annoncée entre les consuls ; c'est peut-être ZINGERLE qui a trouvé la solution la plus séduisante : *compertum per Cornelium* ; en 30, 7 nous ne sommes pas convaincu de la supériorité de *etiam* par rapport à *etenim* (mais les manuscrits commandent) ; enfin en 34, 6 l'érudition allemande nous semble avoir fourni des efforts bien inutiles alors que les manuscrits fournissaient un texte clair.

La traduction manque quelque peu de nervosité, sans doute parce que ses auteurs ont voulu rendre fidèlement toutes les implications du texte de Tite-Live : dans une langue aussi mal adaptée que le français à restituer la *breuitas* livienne, c'est un pari difficile ; mais, en comptant que les lecteurs connaissent un peu le lexique latin, on pouvait éviter, par exemple (p. 40-41) « on éprouva la crainte religieuse que... », « l'affaire en vint à un interrègne », « le cinquième roi de cet interrègne » « des observateurs envoyés en reconnaissance rapportèrent la nouvelle que... ». Mais ce détail ne doit pas atténuer le jugement très favorable que mérite cette édition tant attendue.

Terminons sur un petit nombre de coquilles relevées dans l'Introduction : p. VII, n. 2, lire Livy's First Decade ; p. XIX, n. 2, seine Vorgänger et supprimer « et » au profit d'une virgule ; p. LXXXIX, n. 3 Garlan ; p. XCII, n. 1 Sumner ; p. CII, ὑπήκοοι ; p. CVI, n. 1 Marquardt.

Richard ADAM.

TACITE, *Histoires*, livre I, texte établi et traduit par P. WUILLEUMIER † et H. LE BONNIEC, annoté par J. HELLEGOUARC'H (collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1987, LXIX + 251 pages, dont 83 doubles, 2 cartes hors-texte.

L'édition Goelzer, avec traduction, des œuvres historiques de Tacite, qui avait rendu de grands services durant près d'un demi-siècle, avait passablement vieilli lorsque P. WUILLEUMIER, auteur d'une précieuse monographie sur Tacite, entreprit une édition et une traduction entièrement nouvelles ; les quatre volumes contenant les *Annales* ont paru dans la même collection de 1974 à 1978. La mort devait empêcher l'auteur d'achever le travail ; mais son réviseur, H. LE BONNIEC, qui était aussi pour lui un ami, a repris la tâche interrompue : à partir des brouillons laissés par le défunt, il a mis au point le texte et la traduction du livre I des *Histoires* ; les notes, qui occupaient une place exiguë sous la traduction, dans les volumes des *Annales*, sont ici considérablement développées, jusqu'à remplir 160 pages ; elles ont été rédigées par J. HELLEGOUARC'H, bon connaisseur du vocabulaire et du style des historiens latins et éditeur de Velléius Paterculus. Seule, la première partie de l'Introduction, sur la conception de l'œuvre, sa valeur historique et sa valeur artistique, est due à P. WUILLEUMIER : on y retrouve résumé l'essentiel de ce qu'il a écrit, à ce sujet, dans son *Tacite, l'homme et l'œuvre* (coll. « Le Livre de l'étudiant », Paris, 1949). La deuxième partie, consacrée à la tradition manuscrite des *Histoires*, offre beaucoup plus d'originalité : H. LE BONNIEC y décrit les trente-quatre manuscrits qui nous ont transmis ce qui reste du texte, depuis le vénérable *Mediceus alter*, du IX^{e} siècle, jusqu'au plus tardif des *recentiores*, le manuscrit de Sara-

gosse, qui ne remonte peut-être pas au-delà du XVI[e] ; on sait que, dans les années 1950, C. W. MENDELL et surtout E. KOESTERMANN tentèrent de montrer que, contrairement à l'idée généralement admise, un de ces *recentiores*, le manuscrit de Leyde BPL 16 B, de la fin du XV[e] siècle, était le témoin d'une tradition ancienne, indépendante du *Mediceus* et souvent supérieure ; on sait aussi que cette hypothèse hardie fut réfutée avec vigueur. Dans les vingt dernières années, la controverse a rebondi, en s'étendant aux autres *recentiores*, notamment à un groupe de huit d'entre eux, dits « génois ». Au terme d'un exposé clair de cette question complexe, H. LE BONNIEC conclut, avec H. HEUBNER, que, d'après la recension complète publiée par I. SCHINZEL de *tous* les manuscrits du livre II, les *recentiores* ne fournissent aucune variante, par rapport au *Mediceus alter*, qui ne puisse s'expliquer par une correction volontaire de scribe averti, bien mieux que par l'héritage d'une tradition indépendante. Certains regretteront peut-être, néanmoins, que les auteurs de cette nouvelle édition sans collationner tous les *recentiores*, n'aient pas relevé, pour le livre I, les variantes « intéressantes » offertes par les quatre manuscrits qu'a signalés R. HANSLIK (*Vatic.* 58, *Yalensis* I, *Holkhamius* et *Gudianus*) ; la confrontation des résultats avec ceux qui ont été acquis pour le livre II aurait pu être instructive.

Le texte tel qu'il se présente ne se distingue par aucune innovation ; l'orthographe a été unifiée ; l'apparat critique est très sobre, ne donnant, même pour le *Mediceus*, que les variantes « qui présentent un intérêt certain » ; y figurent, en revanche, bon nombre de conjectures écartées du texte mais jugées dignes de considération. Au chap. 76, 1, 1.5, peut-être le *sed* proposé par Rhenanus (ou le *set* de Ritter) serait-il préférable, entre *Rufus* et *statim*, à l'*et* du *Mediceus* ; en 77, 31.6, une *crux* serait plus prudente que la conjecture aventureuse de Hirschfeld, *Scaeuino Paquio*, pour *saeuino* (ou *senino*) *promquo* ou *promptius* des manuscrits.

La traduction, remarquablement claire et précise, généralement élégante, est beaucoup plus sûre et fidèle que celle de GOELZER, dont elle s'inspire assez souvent, comme son auteur le déclare lui-même (Avant-propos, p. VIII) et comme il est normal. Voici un exemple, entre cent, d'une réussite totale : 72, 2 *haud dubie seruauerat, non clementia, quippe tot interfectis, sed effugium in futurum, quia pessimus quisque diffidentia praesentium mutationem pauens aduersus publicum odium priuatam gratiam praeparat ; unde nulla innocentiae cura, sed uices impunitatis* = « Assurément il (= Tigellin) l' (= la fille de T. Vinius) avait sauvée, non par humanité — il en avait tué tant d'autres ! — mais pour prendre une assurance sur l'avenir, car les pires scélérats, par défiance du présent et craignant le changement, se ménagent dans la gratitude des particuliers un recours contre la haine publique ; d'où un commerce d'impunité, où l'innocence ne compte pour rien ». Bien entendu, le style de Tacite, avec sa densité et sa diversité prodigieuses, a un relief trop accidenté pour qu'une traduction, si ingénieuse soit-elle, puisse en rendre constamment le modelé ; mais il faut savoir gré à H. LE BONNIEC de l'avoir souvent tenté, et avec bonheur. Il est rare qu'un effet de style ait été négligé dans la traduction, comme par exemple en 53, 1, 1.2 l'opposition *corpore* X *animi*.

Les inexactitudes d'interprétation, inévitables dans un travail de cette ampleur sur un texte aussi recherché, apparaissent vénielles et peu nombreuses ; 1, 1, 1.10 *libidine adsentandi* : « l'esprit d'adulation » est un peu faible (de même « les puissants » pour *dominantes* 1.11) ; — 4, 3, 1.9 *per dedecus Neronis alebantur* : la traduction « se nourrissaient du déshonneur de Néron » donne à penser que ce déshonneur constituait la nourriture de ces gens, comme certains se repaissent de leur propre rancune, alors qu'ici le déshonneur de Néron est le prix que coûtaient leur entretien « une fois leur fortune dévorée », *adesis bonis* ; — 12, 2, 1.5 *licentia ac libidine talia loquendi* : « le sentiment de liberté et le plaisir que procuraient de telles conversations » ? Plutôt « la liberté sans réserve et le désir passionné de par-

ler de tels sujets » (*loquendi* dépend aussi de *licentia*) ; — 26, 2, 1.2 *conscios* : « les conjurés » ? Plus exactement « les complices », ceux qui, sans faire partie du complot comme les *coniurati* (32, 1, 1.3), en ont eu vent et, loin de le dénoncer, sont prêts à y aider (d'ailleurs, en 27, 2, 1.11 et 28, 1, 1.5, *conscientia* est traduit par « complicité ») ; — 31, 2, 1.11 *si incipiens adhuc et necdum adulta seditio... flecteretur* : « pour le cas où la révolte naissante, qui ne s'était pas encore développée, ... tournerait court » ? *necdum adulta* semble bien affecté de la même incertitude que l'éventuel *flecteretur* : « ... ne se serait pas encore développée et pourrait céder... » ; — 46, 4, 1.2 et 58, 1, 1.4 *fiscus* désigne non pas « la cassette personnelle », la fortune privée de l'empereur (= *patrimonium Caesaris*), mais la deuxième caisse publique, créée par Auguste à côté de l'*aerarium populi* (trésor du sénat) et alimentée par les revenus des provinces impériales (en 90, 1, 1.3 *fiscus* est rendu justement par « trésor impérial » et la note 13, p. 176 sq. fait longuement le point de la question) ; — 49, 3, 1.6 *metus temporum* : l'expression « le malheur des temps », empruntée à GOELZER, fausse légèrement le sens (plutôt « l'inquiétude ou l'anxiété régnante ») ; — 67, 2, 1.8 *agri* : « la montagne » est probablement un simple lapsus pour « la campagne » ou « le pays » ; — 68, 2, 1.9 *concitorem belli* : le mot « instigateur », utilisé par GOELZER, ne serait-il pas plus exact que « responsable » (= *auctor*) ? — 69, 1, 1.9 *uolgus mutabile subitis* : « la foule changea subitement » ? Il s'agit de ses dispositions : « ... facilement retournée par l'imprévu » ; — en 89, 1, 1.6 sq. la traduction proposée — « car Rome était alors en sécurité et la guerre provinciale engagée entre les légions et les Gaules semblait une guerre étrangère » — ne met pas suffisamment en valeur le terme *prouinciali* ; plutôt « Rome était... en sécurité et la guerre cantonnée en province : de fait, mettant aux prises les légions et les Gaules, elle semblait une guerre étrangère » ; — 89, 2, 1.9 *quod raro alias* : « ce qui était presque sans exemple » semble un peu forcé ; plutôt « ce qui s'est rarement vu » ; — 90, 1, 1.5 *festinata iam pridem exactione usu sterile* = « que la hâte apportée aux recouvrements antérieurs rendait pratiquement stérile » (*iam pridem* n'est pas rendu) : il s'agit d'une « libéralité » d'Othon à l'adresse des citoyens exilés par Néron et rappelés après sa mort (*reuocatis ab exilio*), consistant à leur laisser la partie de leurs biens qui n'avait pas encore été effectivement confisquée (*reliquias Neronianarum sectionum nondum in fiscum conuersas... concessit*) ; comme le précise la note 2, p. 247 sq., cette affaire ne doit pas être confondue avec une initiative prise par Galba, visant à recouvrer les dons prodigués par Néron à ses créatures (cf. I, 20, 1-2 ; c'est par erreur que la note 3, p. 248, en contradiction avec la note 2, renvoie à ce chap. 20) ; cela étant, il convient de donner sa pleine valeur à la locution adverbiale *iam pridem* « depuis longtemps » : elle confirme que la mesure de générosité en question ne peut concerner un acte récent de Galba ; c'est parce que la confiscation des biens des exilés, victimes de Néron, a été mise en œuvre *iam pridem* que la mesure décidée par Othon n'a guère de portée pratique.

Cette nouvelle édition tire une grande part de son intérêt et de sa valeur des notes très nombreuses, très riches et bien documentées qui éclairent le texte et apportent au lecteur une foule d'informations et de remarques variées. On peut même se demander si, par endroits, l'annotation n'est pas surabondante et n'excède pas quelque peu les limites fixées par l'usage, pour des œuvres de cette nature, dans la *C. U. F.* ; cette observation vaut en particulier pour les remarques de caractère proprement stylistique ou syntaxique et pour certains rapprochements de textes peu éclairants, mais s'applique également à des fiches biographiques ou topographiques (par exemple sur le *Lacus Curtius*), voire même à certaines discussions, qui auraient pu, sans inconvénient, être condensées. Il reste que J. HELLEGOUARC'H a tiré un très bon parti des commentaires de H. HEUBNER et de G. E. F. CHILVER, qu'il y a ajouté des éléments importants tirés d'autres sources et de sa profonde connais-

sance des historiens latins et qu'on s'instruit beaucoup à lire ces notes substantielles. Çà et là, une lecture attentive décèle quelques menues inadvertances, concernant notamment les institutions du Haut-Empire et la topographie de Rome ; ainsi p. 102, n. 8 : l'anneau d'or était l'attribut distinctif de tous les chevaliers et non pas seulement de ceux qui possédaient le cens sénatorial ; — p. 116, n. 5 : il n'est pas tout à fait exact de dire que la Judée était rattachée à la province de Syrie « depuis la conquête de Pompée », étant donné qu'elle a été constituée en royaume par les Triumvirs en 37 avant J.-C. et donnée alors au fameux Hérode le Grand, qui y régna jusqu'à sa mort, l'an 4 de notre ère (la Judée redevint un royaume éphémère de 41 à 44, sous l'autorité d'un petit-fils d'Hérode, Julius Agrippa) ; — p. 109, n. 3 (et p. 189, n. 3) : les deux Germanies n'ont pas eu de « gouverneur » avant d'être érigées en provinces par Domitien (en 90) ; mais chacune constituait un territoire militaire, sous le commandement d'un général auquel étaient subordonnés les légats des légions ; — p. 118, n. 9 : la rédaction donne à croire que l'*Africa* aurait cessé en 37 de notre ère d'être une province sénatoriale ; en réalité, Caligula confia au légat commandant la *Legio III Augusta* l'administration effective des territoires où elle stationnait (extrême sud et surtout ouest de la province), mais ceux-ci ne reçurent le statut de province impériale, sous le nom de Numidie, qu'à la fin du IIe siècle ; la « Proconsulaire », elle, resta province sénatoriale jusqu'à la fin de l'Empire ; — p. 141, n. 6 : sur le sort des astrologues dans la Rome impériale, citer F. H. CRAMER, *Astrology in Roman law and politics*, Philadelphia, 1954 ; — p. 144, n. 8 (et p. 148, n. 18 ; p. 160, n. 9) : une certaine confusion baigne ce qui est dit des *speculatores* (littéralement « éclaireurs ») ; ils ne constituaient pas par eux-mêmes une cohorte, mais, à l'intérieur de chaque cohorte prétorienne (500 hommes environ ; il y en avait 12 au temps de Galba et d'Othon), une trentaine de *speculatores* assumait certaines missions de confiance, notamment celle de garde-du-corps de l'empereur (ainsi, en 31, 1, Tacite, évoquant l'attitude de la cohorte prétorienne qui était de garde ce jour-là au Palatin, distingue nettement les *speculatores* du reste de l'unité, *cetera cohors*) ; — p. 148, n. 15 : le mot *Velabrum* s'appliquait au vallon qui descend du Forum au Tibre dès sa sortie du Forum, entre le Palatin et le Capitole ; d'autre part, la localisation du temple d'Apollon Palatin est définitivement établie depuis près de trente ans, au sud de la *Domus Tiberiana* (cf., par exemple, F. COARELLI, *Guida archeologica di Roma*^{2}, p. 144 sq.) ; Othon n'a donc pas eu un long détour à faire pour se rendre de ce temple au Milliaire d'or, sur le côté nord du Forum, en passant par le Palais de Tibère ; — p. 171, n. 5 : dire que le *templum Diui Iulii* s'élevait « au milieu du Forum, dans le voisinage des Rostres » est doublement trompeur ; en réalité, il se trouvait sur son petit côté méridional, près de la *Regia*, à l'opposé de la tribune aux Rostres républicaine, qui était située au nord (même avant d'être déplacée par César) ; mais le *podium* du temple de César divinisé, édifié sous Auguste, fut orné, face au Forum, des « rostres » pris aux navires d'Antoine et Cléopâtre, après la bataille d'Actium, et servit aussi de tribune aux harangues sous l'Empire ; — p. 198, n. 5 : pour toutes les questions concernant la marine de guerre à l'époque impériale, l'ouvrage de référence est désormais l'étude exhaustive de M. Reddé, *Mare nostrum, B. É. F. A. R.*, n° 260, Rome, 1986, qui remplace le livre de C. G. STARR, cité p. 87 et *passim* ; — p. 217, n. 6 : l'expression *uirilia scelera*, qualifiant la cruauté et la cupidité de Tigellin, par opposition aux *uitiis* qui lui ont permis d'accéder rapidement à la préfecture des vigiles, puis du prétoire, souligne — ce qui n'apparaît pas clairement dans la note — que ces vices étaient à l'opposé de la virilité ; — p. 237, n. 11 : sur la composition du sénat à l'avènement de Vespasien, se reporter à W. ECK, *Senatoren von Vespasian bis Hadrian*, Munich, 1970 ; — p. 248, n. 10 : il est certain que le départ d'Othon de Rome, pour aller à la

rencontre des légions de Vitellius, eut lieu le 15 mars, premier jour du grand rituel funèbre de Cybèle, introduit à Rome par Claude (*Canna intrat*) et non pas le dernier jour, le 24 (*Sanguis*) ; contrairement à ce qui est indiqué dans la note, Suétone ne dit pas autre chose : ... *die quo cultores deum Matris lamentari et plangere incipiunt* — « *commencent* leurs lamentations... » — (*Otho*, 8, 3).

Ces quelques remarques de détail ne mettent nullement en question la qualité éminente de l'annotation et l'intérêt majeur qu'elle présente pour toutes les catégories d'utilisateurs.

Jean BEAUJEU.

Teubner

VELLEI PATERCVLI, *Historiarum ad M. Vinicium consulem libri duo*, ed. W. S. WATT (Bibliotheca Teubneriana) : Leipzig, Teubner, 1988, XV et 103 pages.

Dans la collection Teubner, le nom de Velleius Paterculus était lié pour nous à celui de STEGMANN von PRITZWALD ; la première édition procurée par ce savant datait de 1933, et comme elle n'avait guère vieilli, la maison Teubner de Stuttgart l'avait reproduite en 1965, accompagnée d'un utile supplément bibliographique. Une vingtaine d'années plus tard, Velleius revient à Leipzig, si l'on peut dire, grâce à W. S. WATT ; on ne peut que se réjouir de ce regain d'intérêt pour un auteur qui, à défaut d'être un grand écrivain, est considéré comme une source historique de première importance.

Pour les lecteurs français, l'intérêt est encore avivé par le fait que notre collègue J. HELLEGOUARC'H a signé, en 1982, le Velleius de la *C. U. F.*, où l'on peut trouver un texte critique, mais aussi une copieuse introduction, une traduction fidèle et un riche commentaire (cf. le compte rendu de F. HINARD dans cette revue, LX, 1982, p. 360-362). Il était légitime de vouloir comparer les deux éditions entre elles tout en les confrontant à leur glorieuse aînée de la *Teubneriana*.

Or, à peine a-t-on ouvert le volume, que la curiosité cède la place à l'étonnement : W. S. WATT ignore tout simplement l'édition de J. HELLEGOUARC'H. Pourtant sa Préface est datée de novembre 1985 et sa bibliographie contient plusieurs titres postérieurs à 1982. On peut se perdre en conjectures sur les raisons de ce silence. Mais une fois qu'on a émis le regret que l'auteur se soit privé ainsi d'un précieux apport scientifique, le mieux est encore d'essayer de juger son livre sur ce qu'il peut effectivement nous offrir.

Comme tous les volumes Teubner, l'édition de W. S. WATT est orientée exclusivement sur la critique textuelle. Pas un mot, dans la *Praefatio*, sur Velleius lui-même ni sur son œuvre. Il semblerait que trois ou quatre pages de renseignements objectifs n'eussent pas été déplacés ; mais ce n'est apparemment pas l'usage. En revanche, nous apprenons tout ce qu'il faut savoir sur le *Murbacensis*, l'édition *princeps*, la copie d'Amerbach, la collation de Burer ; cette première étape de l'histoire du texte ne dure que quelques années, de 1515 à 1521 environ. Il convient d'y ajouter les renseignements qui figurent dans un recoin de la bibliographie, p. XIV : sur une édition de la *Germanie* de Tacite procurée par Rhenanus en 1519, dont le commentaire contient des phrases de Velleius ; et sur un exemplaire de l'édition *princeps* à la Bibliothèque Humaniste de Sélestat, annoté et pourvu de corrections par Rhenanus lui-même.

Dans le choix des principes qui ont présidé à son travail, W. S. WATT adopte une position nuancée et raisonnable : il ne faut privilégier ni l'édition princeps, même si, par leur silence, les *lectiones* de Burer paraissent la conforter en de nombreux endroits, ni la copie d'Amerbach, dont il est notoire qu'elle a été faite au fil de la plume et sans grand soin. En un mot, l'éclectisme et la prudence sont à l'ordre

du jour. L'apparat critique est rédigé, comme il arrive souvent dans la collection Teubner, de manière « semi-positive ». L'auteur explique, p. IX, que si l'on a uniquement le choix entre *P* et *A* (*Princeps* et *Amerbach*), une rédaction négative est bien suffisante, et c'est vrai. Mais il arrive également qu'il introduise dans l'apparat, sans les accepter dans le texte, des conjectures qui lui ont paru séduisantes, et dans ces cas aussi la rédaction est négative : nous devons comprendre que la leçon retenue figure dans *PA*.

La comparaison entre les textes de STEGMANN, de J. HELLEGOUARC'H et de W. S. WATT fait apparaître, d'abord, de nombreux points de convergence : il y a des corrections qui se sont imposées depuis longtemps et qu'on ne peut éluder. Lorsque les choix de ces éditeurs divergent, il apparaît que J. HELLEGOUARC'H, fidèle à la méthode de STEGMANN, cherche à conserver le plus possible les leçons de l'édition *princeps* ou celles d'Amerbach, tandis que dans les cas difficiles W. S. WATT a tendance à corriger le texte ou du moins à exprimer son scepticisme par des croix ou des astérisques. Prenons quelques exemples.

En II, 1, 3, STEGMANN et J. HELLEGOUARC'H ont raison d'écrire, avec ou sans virgules : *bellum in Hispania, duce latronum Viriatho, secutum est* ; WATT ajoute inutilement : ⟨*cum*⟩ *duce*.

En II, 2, 3, STEGMANN et J. HELLEGOUARC'H acceptent à bon droit : *simul etiam promulgatis agrariis legibus, omnibus statum concupiscentibus,* tandis que WATT corrige à tort, nous semble-t-il, en : *agrum concupiscentibus*.

En II, 91, 1, Velleius dit, à propos du nom d'Auguste : *quod cognomen illi uiro Planci sententia consensus uniuersi senatus populique Romani indidit*. STEGMANN et J. HELLEGOUARC'H gardent ce texte, qui est fort bon ; WATT croit sans doute à une haplographie et ajoute : *illi uiro* ⟨*diuino*⟩.

En II, 129, 3, STEGMANN et J. HELLEGOUARC'H écrivent : *uelut serpentem abstrusam terrae* ; WATT préfère : *uelut serpentem abstrusum terrae****. Pourquoi soupçonner le datif *terrae* ? L'apparat de WATT propose trois solutions de rechange qui font intervenir l'ablatif, au prix de corrections parfois violentes. Mais il y a plus : faut-il lire *abstrusam* ou *abstrusum* ? *Serpens* peut être masculin ou féminin, et rien ne ressemble plus à un *u* qu'un *a* ouvert... WATT, qui innove par rapport à ses deux prédécesseurs, aurait dû justifier sa lecture.

Même quand il faut vraiment corriger, les solutions de WATT ne nous ont pas toujours convaincu. En II, 35, 5, on lit : *At Catilina non segnius uota* (*PA*) ou *nota* (*Burer*) *obiit quam sceleris conandi consilia inierat*. WATT garde la proposition de STEGMANN, *conata obiit*, qui vient d'Acidalius. J. HELLEGOUARC'H adopte avec raison la solution *uita obiit*, suggérée par KRITZ, reprise par BOLAFFI, et qui se trouvait déjà dans l'édition princeps annotée par Rhenanus. Et en effet la suite de la phrase évoque la mort courageuse de Catilina au combat.

Dans d'autres cas, moins nombreux, nous donnerions la préférence à la nouvelle édition Teubner. En II, 11, 2, WATT écrit : *Metelli tamen et triumphus fuit clarissimus et meritum uirtute ei* ⟨*quo*⟩*que cognomen Numidici inditum*. La correction nous semble plus économique que celle de J. HELLEGOUARC'H : *meritum* ⟨*eius fidei*⟩ *uirtutique cognomen*. STEGMANN proposait : *meritum ex uirtute ei cognomen*, ce qui avait l'inconvénient de ne pas tenir compte de *-que*.

Et en II, 10, 2, WATT reprend l'hypothèse élégante de PLUYGERS, qui figurait déjà dans l'Appendice de STEGMANN : *VII ante hunc nobilissimae simplicitatis iuuenem Cn. Domitii fuere*, tandis que J. HELLEGOUARC'H garde la leçon *Cn. Domitium* ; dans son commentaire, p. 156, J. HELLEGOUARC'H énumère bien sept générations de Domitii qui se sont succédé au consulat avant le père de Néron ; que l'un d'eux soit un L., non un Cn., ne doit pas nous empêcher d'adopter la correction *Domitii*

(issue d'un *Domitiû*) ; ils n'étaient pas non plus tous fils uniques, contrairement à ce qu'affirme Velleius dans la suite de la phrase.

L'*index nominum* de W. S. WATT est de type purement signalétique et présente de sèches énumérations de références ; celui de STEGMANN était analytique et explicatif, ce qui rend bien service, quand on est pressé de trouver un passage qui concerne Marius ou Pompée, Octave ou Tibère.

Au total, l'édition de W. S. WATT se recommande par un bon niveau d'ensemble et quelques trouvailles heureuses, mais elle est loin d'éclipser ses devancières.

Hubert ZEHNACKER.

Aegritudo Perdicae recognovit Laurianus ZURLI (Bibliotheca Teubneriana) : Leipzig, Teubner, 1987, XIV et 24 pages.

Les premières éditions de l'*Aegritudo Perdicae*, poème de 290 hexamètres dont le sujet est l'amour incestueux de Perdicas pour sa mère Castalie, ont été procurées par E. BAEHRENS (*Unedirte lateinische Gedichte. I. Das Epyllion « Aegritudo Perdicae »*, Leipzig, 1877, p. 12-26 ; *Poetae Latini Minores*, V, 1883, p. 112-125). Cet *epyllion* a été recueilli dans l'*Anthologia Latina* de Bücheler-Riese (I^2, 2, carmen 808, p. 285-296). Puis Fr. VOLLMER, qui a édité l'œuvre à la suite des ouvrages de Dracontius (*Poetae Latini Minores*, V^2, Leipzig, 1914, p. 238-250), a été tenté un moment de considérer l'*Aegritudo Perdicae* comme une œuvre de ce poète, sans fournir d'argument vraiment déterminant (voir son article *Dracontius*, Pauly-Wissowa, *R. E.*, V, p. 1644). Sur ce problème de l'auteur, les avis des érudits sont encore divergents ; parmi les dernières hypothèses, citons celle de G. BALLAIRA (« Perdica e Mirra », *R. C. C. M.*, 10, 1968, p. 219 sq.), pour qui le poème aurait été écrit en Espagne au VII^e siècle par un imitateur de Dracontius.

Dans l'édition qu'il a procurée pour la collection Teubner, L. ZURLI se contente de mentionner, en quelques lignes, au début de l'Introduction les principales hypothèses relatives à l'auteur. En revanche, il donne une description détaillée (p. VI-X) de l'unique manuscrit qui a transmis le texte (l'*Harleianus* 3685, du XV^e siècle), en répertoriant les différents types de fautes qu'il présente (classées en *errores vulgares* et *errores semidocti*) et en présentant ses principales particularités orthographiques.

Dans l'établissement du texte, L. ZURLI s'est écarté dans un bon nombre de passages des éditions de E. BAEHRENS ou de Fr. VOLLMER. Dans une quinzaine de cas, il est revenu aux leçons du manuscrit (v. 4 : *per* ; v. 6 : *at* ; v. 31 : *nota* ; v. 97 : *erat* ; v. 116 : *feras*, etc.) ; il a parfois préféré des conjectures anciennes de BAEHRENS aux choix de VOLLMER (ainsi au v. 73 : *putas* et au v. 78 : *mutatusque*) ; il a introduit diverses corrections proposées par des éditeurs plus récents du poème, en particulier par S. MARIOTTI dont l'édition date de 1966 (v. 24 : *tendit* ; v. 99 : ⟨*sic*⟩ ; v. 248 : *nec* ; v. 249 : *quae mihi* ; v. 262 : *sternitur*) ; enfin il a corrigé lui-même le texte en dix endroits (v. 91 ; 94 ; 142 ; 191 ; 217 ; 250 ; 254 ; 258 ; 259 ; 261), en apportant souvent des éclaircissements destinés à justifier ses choix qui apparaissent dans l'ensemble judicieux. Il a proposé en outre dans l'apparat critique, avec une louable prudence, une douzaine de conjectures visant à amender des passages pour lesquels les corrections jusqu'alors proposées n'étaient guère satisfaisantes. Notons qu'au v. 268, pour justifier la préférence accordée au datif *roganti* (dans l'expression *miserere roganti*), leçon du manuscrit déjà défendue par VOLLMER contre BAEHRENS qui corrigeait en *rogantis*, on peut s'appuyer sur Dracontius, *De laudibus Dei*, 3, 618, vers auquel cette clausule *miserere roganti* a pu être empruntée.

Cette édition soignée marque une étape importante dans l'établissement du texte

de l'*Aegritudo Perdicae*. Elle est complétée par deux pages de remarques sur les particularités métriques et prosodiques du texte et par un index verborum. Rappelons qu'un *Index verborum Aegritudinis Perdicae* a été publié en 1968 par Silvia RIZZO.

Claude MOUSSY.

Cambridge University Press

A. A. LONG & D. N. SEDLEY, *The hellenistic philosophers*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, 2 vol. : vol. 1, *Translations of the principal sources with philosophical commentary*, XV et 512 p., 2 *indices* ; vol. 2, *Greek and Latin texts with notes and bibliography*, 512 p., bibliographie p. 476-512.

A un moment où l'intérêt pour la philosophie hellénistique est plus grand qu'il n'a jamais été, on ne peut que se réjouir de la parution de ces deux gros volumes qui mettent à la disposition des étudiants et des chercheurs confirmés un ensemble considérable de textes édités avec un grand soin et des notes fort utiles, précédés dans le premier volume des commentaires de deux éminents spécialistes, et suivis d'une bibliographie à la fois très riche et très claire. Nous ne cacherons pas cependant que notre satisfaction de disposer d'un outil de travail aussi précieux se mêle à une certaine inquiétude. En effet, cette œuvre ne répond pas, nous semble-t-il, au seul souci d'être utile à la communauté scientifique en lui facilitant l'accès à des textes qu'il est difficile de consulter simultanément ; elle exprime aussi une manière d'aborder les textes qui est prédominante chez les historiens anglo-saxons de la philosophie et dont il convient de souligner les succès, mais aussi de signaler les limites. LONG et SEDLEY font partie de ces savants qui préfèrent l'analyse d'un problème précis ou d'un court texte — de préférence de ceux qui sont considérés, à tort ou à raison, comme emblématiques d'un courant de pensée — à l'étude d'œuvres prises dans leur totalité. Or faut-il souligner à quel point, quand on s'intéresse à Cicéron, Philon d'Alexandrie, Sénèque ou Galien, l'étude de certains passages situés à l'écart des grands boulevards de la recherche s'avère intéressante pour connaître non seulement la pensée de ces auteurs mais aussi la doctrine des maîtres auprès desquels ils ont été formés ? Et le mouvement même d'une œuvre n'est-il pas souvent plus éclairant, même d'un strict point de vue philosophique, que des témoignages doxographiques, dont la rigueur peut résulter de contestables élaborations ? Accueillons donc le travail de LONG et de SEDLEY comme un instrument qui, quelle que soit sa valeur, ne saurait se substituer à la lecture des textes *in uiuo*, car rien ne serait plus funeste à l'histoire de la philosophie que de se transformer en une topique relative à des morceaux choisis.

Si l'entreprise de LONG et de SEDLEY nous semble correctement menée pour ce qui est des systèmes dogmatiques, elle est, en revanche, plus décevante en ce qui concerne l'Académie. Cela s'explique par le fait que la dialectique néoacadémicienne se prêtait *a priori* beaucoup moins bien que le stoïcisme ou l'épicurisme à la présentation sélective qui est la raison d'être de ce type d'ouvrages, mais aussi par certains partis pris ou maladresses dont nous voudrions donner quelques exemples.

P. 21 : les auteurs affirment avec condescendance que bien que Cicéron n'ait rien à dire sur le « scepticisme pyrrhonien » son témoignage n'est pas totalement dénué de valeur. C'est là traiter bien cavalièrement des questions importantes. L'association de Pyrrhon à Ariston et Erillus et l'absence de ce philosophe dans les généalogies académiciennes du scepticisme posent d'abord le problème, fort peu abordé dans cet ouvrage, des relations interscolaires et de la manière dont les écoles secrétaient, sous forme de doxographies, une information philosophique qui était une

des expressions de leur identité. Par ailleurs, tout un courant exégétique, à l'origine duquel se trouve V. BROCHARD, voit dans le Pyrrhon « apathique » du témoignage cicéronien quelque chose qui est finalement plus proche de la réalité historique du personnage que le Pyrrhon « sceptique ».

P. 242 (40 b) : il est imprudent d'affirmer qu'au § 40 des *Academica posteriora* Varron « défend » l'épistémologie stoïcienne. Il a, en effet, défendu dans les § 30-33 une épistémologie, celle de l'Ancienne Académie, diamétralement opposée à celle du stoïcisme, puisque fondée sur la méfiance à l'égard des sens. Antiochus d'Ascalon, dont Varron est le porte-parole, considérait certes le stoïcisme comme une *correctio* de l'Ancienne Académie, mais la vigueur avec laquelle il critiquait l'éthique du Portique, cf. les livres IV et V du *De finibus*, montre qu'il ne prenait pas à son compte les innovations stoïciennes, même lorsqu'il les jugeait purement formelles. Il serait d'autant plus surprenant que lui qui prétendait restaurer l'Ancienne Académie ait pris le parti des Stoïciens (autrement que dialectiquement, contre la Nouvelle Académie) sur le seul point où il ait admis qu'il y avait véritablement *dissensio*.

P. 406-410 : ces pages consacrées au débat entre les Académiciens et les Stoïciens à propos du souverain bien reprennent pour l'essentiel, mais de manière, nous semble-t-il, quelque peu confuse, les conclusions d'un article d'A. A. LONG (*Carneades and the Stoic telos*, *Phronesis*, 12, 1967, p. 59-90). Sans entrer dans le détail d'une question complexe nous ferons les remarques suivantes :

— nous ne croyons pas qu'Antipater ait véritablement concédé à Carnéade que la sagesse est une τέχνη et doit donc être définie par rapport à une fin qui lui est extérieure. Le témoignage de Stobée (*Écl.*, II, 6, 6, p. 39 MEINEKE) laisse penser qu'il employait indifféremment ses deux formules du souverain bien et qu'il estimait que répondre au défi dialectique de Carnéade lui permettait de mieux mettre en évidence l'originalité de sa propre position sur le fond des choses ;

— c'est comme une autre manifestation de cette forme d'esprit particulière à Antipater qu'il faut comprendre le fait qu'il admettait (cf. SÉNÈQUE, *Ép.*, 92, 5), contre la lettre du dogme, que les choses extérieures au souverain bien peuvent avoir une valeur minimale ;

— la présence dans le discours de Caton de la métaphore de l'archer et de celles illustrant la valeur minimale des choses extérieures au souverain bien montrent l'importance de la philosophie d'Antipater dans le discours de Caton. Il convient donc de se demander si, comme le pensent les auteurs (p. 410) et comme on pourrait le déduire d'une extrapolation du § 57, l'assimilation de la sagesse à la danse fut le fait de détracteurs stoïciens — auquel cas il faudrait admettre que ce discours amalgame des éléments opposés — ou si elle exprimait la réalité de la pensée d'Antipater lui-même, une fois qu'il cessait de raisonner *ad hominem* dans sa réponse à Carnéade.

Mais notre principale réserve à l'égard de cette partie de l'œuvre est celle-ci : alors qu'une place relativement importante a été faite aux critiques de l'Académie relatives à la logique et à la morale stoïciennes, celles qui concernent la physique sont traitées de manière beaucoup plus superficielle. Ce déséquilibre n'est pas seulement fâcheux, il est l'expression d'une interprétation qui se refuse à voir dans le conflit entre le Portique et la Nouvelle Académie autre chose que des jeux de langage et des dissentiments sur la possibilité de la connaissance (cf. t. 2, p. 455, n. 5). Nous pensons au contraire que le véritable désaccord était de nature ontologique et que les discussions gnoséologiques n'étaient qu'un des modes de formulation de l'incompatibilité entre une doctrine de l'immanence et une pensée marquée par le refus d'identifier le monde du devenir et celui de l'être. Il va donc de soi que nous n'approuvons pas la facilité avec laquelle les auteurs emploient le terme

de « scepticisme », ignorant les problèmes que pose cette utilisation (cf. H.-J. KRÄMER, *Platonismus und hellenistische Philosophie*, Berlin, 1971), et laissant ainsi croire que le pyrrhonisme originel, la Nouvelle Académie et le néopyrrhonisme auraient entre eux, en dépit de leurs évidentes différences, une réelle parenté.

Carlos LÉVY.

CICERO, *Cato Maior de senectute*, edited with introduction and commentary by J. G. F. POWELL (Cambridge Classical Texts and Commentaries, 28) : Cambridge, Cambridge University Press, 1988, IX et 298 p.

Selon les principes de la collection, cet ouvrage nous propose une nouvelle édition du *Cato maior* accompagnée d'un riche commentaire. Le texte est pourvu d'un apparat, le plus souvent négatif, fondé sur une nouvelle collation des onze principaux manuscrits. J. POWELL a sans doute raison quand il considère comme des gloses introduites dans le texte (*qu*)*idem* (corruption de *id est* ?) *studia doctrinae quae* (§ 50) et *appetentem* (§ 56), mais conserve *tam detestabile tamque* (*tamquam* $V^1\beta$, *quam* PH^1) *pestiferum quam* (§ 41). La correction *est enim totum* (§ *61 : est totum* V ; *est itiotum* $P^1\beta$; *estimotum* H^1 ; *totum est* M) est ingénieuse ; *persepse* au § 28 (*pers*(*a*)*epe ipsa* αB, Nonius ; *per se ipsa* λ) mérite l'intérêt, mais il eût peut-être été cohérent d'adopter la même correction dans le § 82 (*ad se posse* dans les manuscrits les plus anciens), plutôt que de la suggérer dans l'apparat mais de retenir dans le texte *se ipsos* (Opitz). Nous ne sommes pas sûr qu'il soit nécessaire de corriger *his* en *eis* au § 21 et, malgré l'autorité de BRINK, nous ne sommes pas convaincu qu'il faille corriger *illi* (datif) ... *sunt* en *est* au § 49, plutôt que de conserver le texte de α, *at illa* (*illi* β) *quanti sunt*. Nous serions assez tenté, comme l'a été J. POWELL lui-même, de retenir au § 51 *diffindit* (Gulielmus) au lieu de *diffundit*, de même que nous paraît tentante la correction *se uoluptatibus ded*(*id*)*issent* (§ 43) de POWELL lui-même, suggérée seulement dans l'apparat. Le choix enfin, au § 38, de la leçon *utroque* (Vβ, *ultroque* φ) nous paraît bien inspiré. L'introduction comprend trois parties, consacrées au caractère littéraire du *Cato*, au thème de la vieillesse dans la tradition philosophique et à la tradition manuscrite, et trois appendices traitant de la date de composition, de l'identification de l'Ariston du § 3, et du *Cato* comme source historique. J. POWELL a raison de noter que ce traité, presque certainement écrit avant les Ides de mars, est aussi une consolation à soi-même, dont l'optimisme forcé n'a pas toujours été compris. Il manifeste une sage prudence en ce qui concerne le problème des sources, mais nous semble en revanche aller un peu trop loin dans la réhabilitation de l'historicité du Caton cicéronien : nous doutons en tout cas que le *Pro Murena* puisse fournir en ce sens un argument bien solide. Nous serions plus disposé que J. POWELL à reconnaître dans l'impressionnante multiplication des dates consulaires et des précisions chronologiques un hommage au *liber annalis* d'Atticus, mais ce n'est pas dans cet ouvrage que Cicéron dut trouver mention, par exemple, d'une présence de Caton à Tarente en 209, et nous persistons à penser qu'il est difficile de concilier Cicéron et Cornelius Nepos pour ce qui est des campagnes de Caton pendant la guerre d'Hannibal. Le commentaire est abondant (174 pages pour 37 pages de texte). Certaines listes de parallèles sont même surabondantes (au lecteur de faire son choix ?), et certaines interprétations peuvent être contestées : le § 50 semble bien signifier que le *Bellum Punicum* fut une œuvre de la vieillesse de Naevius ; nous ne sommes pas sûr que *uirtuti tuae fortuna coniuncta est* (§ 59) trahisse le texte de Xénophon, l'accent nous paraissant être mis sur le datif initial ; le commentaire sur *libenter erro* (§ 85) ne saurait se limiter à « Cicero the rhetorician here triumphs over Cicero the philosopher » : nous y retrouvons aussi le philosophe adepte de la Nouvelle Aca-

démie, affichant volontiers sa liberté face aux contraintes des dogmatismes dès lors qu'il ne prétend pas détenir la vérité. Mais il y a dans ce commentaire beaucoup de science, beaucoup de finesse aussi (par exemple dans l'analyse de particules ou locutions comme *profecto, si placet, et tamen, nec quidem*, etc.), et l'ensemble constitue pour le lecteur du *Cato* et de Cicéron en général un fort utile instrument de travail, d'autant qu'il est pourvu d'un bon *index* (nous aurions seulement souhaité qu'il comprit un véritable *index locorum*, avec la référence exacte des textes dont l'auteur discute l'établissement ou la signification).

Jean-Louis FERRARY.

VIRGIL, *Georgics*, ed. by Richard F. THOMAS (Cambridge Greek and Latin Classics), Cambridge-New York-New Rochelle-Melbourne-Sydney : Cambridge University Press, 1988, 2 vol. (I, B. I-II, 276 p. ; II, B. III-IV, 256 p.).

L'édition commentée des *Géorgiques* que R. F. THOMAS a donnée dans l'excellente collection des « Cambridge Greek and Latin Classics » se recommande par nombre de qualités qui lui ont permis de réaliser pour sa part les fins visées par la collection, être utile non seulement aux étudiants d'université, mais aux spécialistes de la littérature latine. R. F. THOMAS a affronté une tâche redoutable en acceptant de commenter l'œuvre qu'il décrit comme « le poème peut-être le plus difficile, à coup sûr le plus sujet à controverse de la littérature latine ». Il est aussi très ardu de poursuivre dans la lignée des éditeurs — commentateurs tels que J. CONINGTON ou W. RICHTER. Du point de vue de l'édition le travail de R. F. THOMAS rejoint à quelques différences près (une vingtaine) les choix de M. GEYMONAT (Paravia, 1973) ou (et) de R. A. B. MYNORS (Oxford, 1980). La netteté et la précision du trait caractérise le commentaire du détail de l'extraordinaire texte virgilien. L'apport principal de ce commentaire nous paraît être dans l'attention très aiguë portée au jeu et au travail du poète sur les réminiscences hellénistiques et en particulier celles de Callimaque. L'étude de l'art alexandrin de Virgile en est à coup sûr enrichie. La recherche de R. F. THOMAS est en ce domaine très proche de celle de W. V. CLAUSEN. L'auteur a bien mis en valeur aussi l'aspect ethnographique de la curiosité si diverse de Virgile. Son interprétation de l'ensemble de l'œuvre se résume dans ces lignes que nous empruntons à la présentation de l'épisode d'Orphée : « Les thèmes sont le succès et l'échec, thèmes qui reflètent à un niveau plus haut et plus lyrique la véritable essence du poème » (II, p. 225). R. F. THOMAS voit en définitive l'univers virgilien comme très sombre (cf. I, p. 24). C'est assurément dans le *labor improbus* que se joue l'interprétation des *Géorgiques*. Or R. F. THOMAS a-t-il raison de traduire les fameux vers 145-146 de la première *Géorgique* par « Insatiable toils occupied all areas of existence » (I, p. 93) ? Il nous semble que R. F. THOMAS n'accorde pas une attention suffisante au providentialisme de Virgile, à sa méditation poursuivie sur l'âge d'or, à son dialogue spirituel avec Lucrèce. Peut-être aurait-il alors interprété autrement ce *labor improbus* qui est notre condition voulue par Dieu, autrement aussi le rapport entre les questions soulevées par la première *Géorgique* et les réponses suggérées dans la deuxième. Ce sont bien d'ailleurs l'éloge de l'Italie et l'éloge de la vie paysanne qui suscitent chez R. F. THOMAS les commentaires vis-à-vis desquels l'on marquera le plus de réserve. Mais dans la discussion de ces commentaires R. F. THOMAS verra la confirmation de ce que le poème est « controversial ». R. F. THOMAS n'a éludé aucune des difficultés de l'interprétation du poème. Néanmoins sa réflexion aurait peut-être été enrichie par la lecture de critiques virgiliennes plus diversifiées. Sans doute la bibliographie qu'il présente répétée à la fin de chacun des deux volumes est-elle très sélective, et l'on doutera fort qu'aucune recherche virgilienne actuelle puisse

s'appuyer sur une bibliographie — presque ! — exhaustive. Toutefois, sans faire preuve d'un chauvinisme exagéré, nous trouvons que la critique virgilienne française est étrangement absente des références bibliographiques de R. F. THOMAS. On ajoutera que la critique italienne ne jouit pas d'une plus grande considération de la part de l'auteur.

Antoinette NOVARA.

Scriptorum Classicorum Bibliotheca Oxoniensis.

STATIUS, *Silvae IV*, edited with an english translation and commentary by K. M. COLEMAN : Oxford, Clarendon Press, 1988, XXXIV et 244 pages.

Dans la préface de cet élégant volume, M^me^ Kathleen M. COLEMAN nous explique que le livre IV des *Silves* de Stace n'a jamais fait l'objet d'une édition séparée, et qu'il présente pourtant les sujets, les mètres et les genres poétiques les plus variés de tout le recueil. Elle lui consacra donc une thèse, soutenue en 1979 à l'Université d'Oxford ; de cette première version est sortie, au prix d'un travail qu'on imagine volontiers long et minutieux, l'édition critique, traduite et commentée dont nous nous proposons de souligner ici les qualités, et peut-être aussi les limites.

La bibliographie placée en tête de l'ouvrage ne mérite guère qu'on s'y arrête : elle est soigneusement compilée, mais assez banale. Nous avons reconnu plus d'intérêt à l'introduction générale, forte d'une vingtaine de pages, où les renseignements essentiels sont fournis en un style dense et succinct. On y trouve un résumé de la biographie de Stace doublé d'une tentative pour cerner la personnalité du poète ; des données sur la chronologie des pièces du livre IV et la composition de l'ensemble du livre ; une enquête sur le sens du titre *Siluae*, qui signifie à la fois « matériaux bruts », donc « poèmes improvisés », et « poésies diverses » ; une autre enquête sur les titres de chacune des pièces du recueil, dont l'auteur conclut qu'ils ne remontent probablement pas à Stace lui-même ; et enfin un résumé aussi bref et clair que possible de la transmission manuscrite.

C'est sur ce dernier point que nous devons nous arrêter un instant. Comme on sait, notre connaissance des *Silves* se fonde sur un seul manuscrit, que POGGE découvrit en 1417 pendant le Concile de Constance (à Saint-Gall peut-être, ou en un autre lieu, on ne sait trop). Ce manuscrit est perdu, mais POGGE en a fait faire une copie, qu'il qualifie d'ailleurs de détestable, et qui est notre *M*, ou *Matritensis*. Du temps où cette copie se trouvait en Italie, POLITIEN avait pris des notes en vue d'une édition commentée qui ne parut pas de son vivant, et qu'a publiée enfin L. CESARINI MARTINELLI à Florence en 1978. Notre information s'arrête là.

Nous nous trouvons donc dans le cas d'un texte transmis par un manuscrit unique, avec ce handicap supplémentaire qu'au lieu de posséder ce manuscrit (qui ne représentait vraisemblablement qu'une branche d'une tradition par ailleurs perdue), nous n'en avons qu'une copie qui a ajouté de nouvelles fautes à celles qui existaient déjà. Pour un éditeur, la tentation est donc grande de recourir à des corrections personnelles, et les philologues britanniques semblent avoir été, dans ce genre d'activité, d'une audace particulièrement redoutable. Or, nous craignons que M^me^ COLEMAN ne se soit pas suffisamment affranchie de ces pratiques auxquelles la philologie moderne, fort heureusement, tourne le dos. Nous croyons qu'il ne faut corriger *M* que lorsqu'il y a faute manifeste : graphie médiévale, confusion grossière, vers inscandable. Et ce n'est pas si fréquent. Dans tous les autres cas, un peu de réflexion et de modestie doivent nous persuader que nous ne pourrons jamais nous mettre à la place du poète, et que ce sont les manuscrits qui nous enseignent le latin et non l'inverse.

Prenons trois exemples. En IV, 1, 8-10, on lit :

subiere noui Palatia fasces
et rediit bis saeptus honos precibusque receptis
curia Caesareum gaudet uicisse pudorem.

La correction combine des propositions de MARKLAND et de SAENGER. On lit dans *M* : *et requiem bis sextus honos*. Les commentateurs refusent cette leçon sous le prétexte que si les consuls ont habituellement douze licteurs, Domitien (selon Dion 67, 4, 3) en avait vingt-quatre. Soit ; mais Stace est poète, et non professeur de droit constitutionnel ou chef du protocole ; il écrit *bis sextus honos* pour dire « le consulat » ; l'ordinal s'emploie bien en ce sens dans la poésie impériale (Juv. I, 64) ; le texte de *M* est nettement plus plausible que la correction alambiquée *bis saeptus honos*.

En IV, 2, 6, M^me^ COLEMAN imprime :

ast ego cui sacrae Caesar noua gaudia cenae
nunc primum dominamque dedit contingere mensam,

La correction est de WALLER ; *M* donne : *dominaque... consurgere mensa*. Un passage éventuel de *dominam mensam* à *domina mensa*, par oubli d'un tilde peu visible, n'aurait rien d'inquiétant. Mais faut-il éliminer *consurgere* ? Après d'autres, M^me^ COLEMAN le croit ; elle a raison sans doute de refuser l'interprétation figurée proposée par VOLLMER (« être exalté, glorifié »), mais il nous semble qu'elle n'aurait pas dû suivre ELLIS qui prétend que *consurgere mensa* contredit le texte des vers 16-17 : *te... cerno iacens ? et non assurgere fas est ?* En réalité, les deux verbes *consurgere* et *adsurgere* ne sont pas synonymes ; ils ont, chacun, un sens particulier, qui nous est d'ailleurs suggéré par leur préverbe. Ils se retrouvent l'un et l'autre dans le *Festin de Trimalcion*, ce qui nous permet de mieux les comprendre.

Au chapitre 65 du récit de Pétrone, le marbrier Habinnas fait son entrée, alors que le dîner est déjà bien avancé. Il est accompagné d'un licteur et tout vêtu de blanc. Encolpe le prend pour le préteur et fait mine de se lever, en signe de respect : *itaque temptaui assurgere*. Au chapitre 72, le banquet touche à sa fin ; Trimalcion propose à ses hôtes d'aller prendre un bain, et Habinnas, qui accueille cette suggestion avec plaisir, se lève de table nu-pieds : *nudisque consurrexit pedibus*. *Consurgere* signifie donc « sortir de table ».

Dans le poème de Stace, les deux verbes sont employés dans l'ordre inverse de celui que nous attendrions ; ce fait a pu tromper les critiques, il a pourtant sa logique propre. Aux vers 5-6, le poète envisage globalement la faveur de son invitation au palais impérial. Après avoir évoqué le festin de Didon et le banquet chez Alcinoüs, il songe au temps fort qu'a représenté pour lui sa sortie du Palais, tout auréolé d'une gloire nouvelle. Cette évocation est conditionnée par le sujet même du poème qui est un *eucharisticon*, une *gratiarum actio*, censée composée immédiatement après l'événement. Il est donc inutile de se demander si le poème a été récité pendant le dîner impérial : il me semble que le texte fournit la réponse ; il suffit de le lire dans le manuscrit.

Le poète revient ensuite sur l'idée de son bonheur : il s'est cru à la table de Jupiter (vers 10-11), et tandis que, durant tout le dîner, il voyait l'empereur face à face, il lui a été permis de rester allongé, de ne pas se lever en signe de respect : *non assurgere*. Le texte de *M* est tout à fait cohérent.

Notre dernier exemple sera emprunté aux lignes 29-30 de la préface. M^me^ COLEMAN propose :

sed et sphaeromachia spectantes et palaris lusio admittit.

Ceci est signé Phillimore ; *M* donne : *sphaeromachias spectamus*. Toute en admettent qu'un usage intransitif de *admittit* est parfaitement normal, notre éditeur estime, p. 61, que le passage de *spectamus* à *admittit* est « a rather clumsy change of subject » ; on peut ne pas partager ce jugement, qui cache mal le refus d'une superbe *lectio difficilior*. Mais il y a pis : pour justifier la correction de Phillimore, M^me^ COLEMAN fait remarquer : « the distribution of object and verb between the two cola is typical of St.'s style. » Qu'est-ce que cela prouve, sinon que Phillimore a fait un bon pastiche ?

Aussi l'apport principal de cette édition réside-t-il sans doute dans un commentaire qui allie l'abondance (185 pages de composition serrée), l'équilibre et la précision. Loin de se limiter au domaine étroit du livre IV des *Silves*, il élargit les perspectives d'une manière souvent très profitable. Ainsi, pour la lettre de dédicace, le commentaire fournit un historique de l'usage des préfaces, en prose ou en vers, depuis la poésie grecque du IV^e^ siècle. A propos des trois premières pièces, qui glorifient Domitien, on apprend beaucoup de choses sur l'usage des panégyriques lors de l'accession au consulat, sur les banquets impériaux, sur la construction de routes dans ses rapports avec l'idéologie et la propagande, etc. La quatrième pièce est adressée à Vitorius Marcellus, dédicataire de l'ensemble du livre IV ainsi que de l'*Institution Oratoire* de Quintilien ; Stace annonce à son ami l'achèvement de la *Thébaïde* et son intention de commencer une *Achilléide*. Le commentaire fournit une belle moisson de renseignements prosopographiques. D'une façon générale, l'information nous a paru excellente tant qu'il s'agit d'histoire, d'archéologie et d'histoire de la littérature ; sur les points où notre désaccord est plus ou moins fréquent (établissement du texte, langue et style), l'éditeur nous offre à tout le moins de nombreux éléments d'appréciation qui nous permettent d'asseoir notre propre jugement. Nous dirons donc qu'à défaut d'être une édition idéale du livre IV des *Silves*, l'ouvrage de M^me^ COLEMAN est un très bon instrument de travail que nous rangerons dans nos bibliothèques à côté du commentaire du livre II, récemment procuré par H.-J. van DAM.

Hubert ZEHNACKER.

École française de Rome.

VARRON, *Satires Ménippées*, vol. 8 (Marcopolis-Mysteria), éd. trad. et comment. par J.-P. CÈBE (coll. École franç. de Rome) : Rome, 1987, XXX et 148 pages (1281 à 1428) + Index A.-M.

J.-P. CÈBE avance régulièrement dans l'édition des *Satires Ménippées*, dont le premier volume paraissait en 1972. Prévenons le lecteur qu'il devra tenir sous le coude les volumes précédents, auxquels il est fait renvoi assez souvent, comme il est naturel. Nous avons déjà dit, à propos des livraisons antérieures, quels trésors d'érudition, d'ingéniosité et aussi de lucidité déploie l'éditeur pour rendre compréhensibles, et surtout pour ordonner dans le contexte qui a pu être le leur ces bribes infimes conservées par Nonius. (La saveur de ces quelques phrases fait vivement regretter que nous n'en possédions pas davantage !) L'extrême minceur des données (jointe à la qualité de l'auteur) est « propre à faire travailler l'imagination des éditeurs » observe J.-P. CÈBE à la p. 1346 ; lui-même n'en manque pas, ni de subtilité dans l'intuition. On peut le voir par telle conjecture nouvelle comme en 304 : *te pepigat* codd. *tete pigeat* CÈBE (qui va plus loin dans une direction suggérée par L. DESCHAMPS) ; ou par telle exégèse heureuse (ainsi 322 sur les *luci opaci* qu'il assigne justement aux Enfers). Le commentaire reste très riche, mais il a gagné relativement en sobriété. Tout le monde n'acceptera peut-être pas les explications psychologiques ou psychanalytiques, empruntées à G. DURAND ou à J. ROHEIM

(p. 1309 : « la chasse est un symbole du coït ») ; elles occupent, il est vrai, beaucoup moins de place que dans certains volumes antérieurs. Pour le reste on admirera l'information de J.-P. CÈBE dans les domaines de la littérature, de l'histoire, de l'archéologie. La grammaire a encore la portion congrue ; le plus souvent on se contente d'un renvoi à un simple manuel ; ou bien on en cite inutilement trois (MEILLET-VENDRYES, NIEDERMANN, MONTEIL) pour assurer qu'un *o* est passé régulièrement à *u* dans *homullus*. Inversement une question aussi ardue que celle des rapports entre *-i* et *-ius* au génitif pronominal est tranchée en deux lignes (p. 1398, n. 76).

L'apparat critique est très clair et très abondant (comme il faut s'y attendre pour un texte aussi conjectural). Pour ma part, j'aurais aimé que le choix des éditeurs se reflète dans la graphie adoptée. Pourquoi renoncer à l'italique par exemple pour *melius* (*medius* codd. 306) ? Un des mérites de J.-P. CÈBE est une grande fermeté dans la critique, alliée à une aptitude rare à reconstruire des ensembles. Les hypothèses des autres éditeurs sont assez souvent refusées, comme « inconcevables, irrecevables, sans aucune valeur, aberrantes, absurdes », etc. Celles qu'il propose lui-même sont le plus souvent séduisantes ; en tout cas elles s'accordent bien avec l'idée qu'on peut se faire de Varron lui-même, de sa personnalité, de sa philosophie et des buts qu'il poursuivait en écrivant des satires [1].

Guy SERBAT.

Vetus Latina.

Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus SABATIER neu gesammelt und hsgg. von der Erzabtei BEURON ; 5 (pars II), *Epistulae ad Thessalonicenses, Timotheum, Philemonem, Hebraeos*, hsgg. von Hermann Josef FREDE, 3. Lieferung, *Hbr* Vorbemerkung und 1, 1, p. 997-1076, Freiburg, Herder, 1987 ; Id. 4. Lieferung, *Hbr* 1-2-2, 16, p. 1077-1156, ib., 1987 ; 11/2, *Sirach (Ecclesiasticus)*, hsgg. von Walther THIELE, 1. Lieferung, Einleitung, p. 1-80, ib., 1987 12, Esaias, edidit Roger GRYSON, fascicule 1, Introduction, p. 1-80, ib., 1987 ; Id. Fascicule 2, *Is* 1, 22-5, 72, p. 81-160, ib. 1987.

L'exceptionnelle moisson de fascicules de la *Vetus latina* de BEURON édités en 1987 manifeste deux faits d'importance : la vitalité d'une entreprise d'un intérêt primordial pour tous les spécialistes de l'Antiquité tardive, mais surtout pour l'histoire de la Bible et de son interprétation ; d'autre part, et il faut en féliciter vivement les responsables de l'entreprise, l'élargissement de l'équipe de la *V. L.* à une collaboration internationale ; celle-ci s'ouvre sous les plus heureux auspices avec l'entrée dans l'entreprise du professeur R. GRYSON, de l'Université de Louvain, et de l'équipe réunie par lui autour du plus grand prophète de l'Ancien Testament.

On sait les problèmes considérables — et d'enjeu capital pour l'histoire même des origines chrétiennes — posés par l'attribution à saint Paul de l'*Épître aux Hébreux* ; par l'introduction de ce livre dans le canon des *Épîtres* de Paul mais aussi, plus généralement, dans le canon du Nouveau Testament, à mesure qu'il s'est constitué ; enfin, par les attitudes très diverses des exégètes antiques envers ce texte si discuté. C'est un véritable renouvellement de la position de tous ces problèmes qu'apporte, avec les armes neuves de la codicologie de la *V. L.*, H. J. FREDE, dans son introduction au début de l'édition du nouveau texte de l'*Épître aux Hébreux* dans la *V. L.* On en admire tout à la fois le caractère technique extrêmement poussé,

1. Pour 288, nous suivons mal J.-P. CÈBE dans l'hypothèse qu'il trouve simple et évidente : comment « faire revivre une lampe, en soufflant dessus » ? P. 1345, écrire *Scribonius Largus* (et non pas *Scribonianus*).

et l'ampleur de vues avec laquelle on voit souvent l'éditeur montrer ce que l'analyse et l'histoire de la tradition manuscrite du texte latin apportent de neuf aux grands problèmes esquissés ci-dessus.

En latin comme en grec, l'*Épître* est transmise avec l'ensemble du *corpus* paulinien. Première et curieuse constatation : les traces de l'*Épître* n'apparaissent que relativement tard en Afrique ; rien chez Tertullien ni dans les *testimonia* de Cyprien. Il apparaît, en revanche, dans les autres régions de la Méditerranée occidentale à partir du milieu du IV^e^ siècle, en plusieurs « types » de texte latin, dont celui que l'éditeur appelle *V* : un texte né au III^e^ siècle, probablement en Italie, et qui va être le fondement de la *Vulgate* ultérieure. L'éditeur fonde ensuite, sur l'examen d'un certain nombre de variantes présentées par ces types, ce qu'il appelle prudemment un « profil des affinités ». Suit une liste de la centaine de témoins directs (datables surtout du VI^e^ au IX^e^ siècles) ; l'éditeur n'a analysé, — en tête du présent fascicule —, que les manuscrits distincts de ceux qui contiennent aussi les autres *Épîtres* éditées dans ce tome 25 de la nouvelle (ceux-ci avaient été étudiés, comme tels, dans l'introduction générale de ce groupe d'*Épîtres* pauliniennes).

Avec beaucoup de dextérité, H. J. FREDE montre ensuite comment l'histoire de ce plus ancien texte latin et de ses types permet de déplacer les lignes générales de l'histoire de l'*Épître aux Hébreux* et de sa réception au cours des premiers siècles. A la faveur de cette histoire d'abord codicologique, on découvre beaucoup de vues neuves sur un *corpus* paulinien de lettres adressées à *sept* destinataires (comme les Lettres aux *sept* Églises d'Asie dans l'*Apocalypse*), et sur la place qu'*Hébreux* aurait pu y prendre comme une autre *Épître aux Romains* : l'un des plus anciens manuscrits du *corpus* paulinien de la *V. L.* ne l'a-t-il pas justement placé derrière l'*Épître* canonique que nous connaissons sous ce nom ? H. J. FREDE présente avec beaucoup de précaution ce qu'il appelle une telle « spéculation », — à vrai dire fort séduisante. Il reste que ce n'est que dans le dernier quart du IV^e^ siècle, à la suite du synode de Rome (date la plus probable : 377/378) que les Occidentaux ont consenti à reconnaître le caractère canonique d'*Hebr.*, tandis qu'en échange les Orientaux — éminemment représentés par Athanase, face à Damase — y acceptaient la canonicité de l'*Apocalypse*, jusque-là suspecte à beaucoup en Orient. Mais il manquait à l'Occident « la volonté d'établir un canon », et les hésitations de Jérôme et d'Augustin, leurs attitudes successives sur l'authenticité paulinienne d'*Hebr.*, montrent combien les réticences anciennes y ont longtemps subsisté. Sans attendre le verdict des biblistes sur ces hypothèses, on peut du moins constater leur vif intérêt, et le nouveau point de vue qu'ils apportent sur tant de débats difficiles, à partir des données objectives de la codicologie. Cette introduction fera date sous bien des aspects, autant que la qualité d'une édition dont le début montre, aussitôt après, la très grande richesse d'apparats divers.

Passons rapidement sur le fascicule de W. THIELE — autre « pilier » de l'entreprise —, puisque ce premier fascicule n'offre encore que le début de l'analyse, combien minutieuse selon son habitude, des témoins manuscrits. — Mais il faut saluer comme il se doit la très substantielle introduction de R. GRYSON à son édition du texte de la *V. L.* du *Livre d'Isaïe*. Paradoxe : le texte *V. L.* de ce *Livre*, — « fondement de la culture occidentale », ainsi que le dit avec justesse l'éditeur en son prologue —, n'a qu'une tradition manuscrite et liturgique extrêmement pauvre, face aux quelques *dix-sept mille* citations patristiques qui lui assurent une tradition indirecte surabondante. Cette base dissymétrique n'en permet pas moins de retenir pour l'édition sept « types » de texte : deux africains, un européen, le texte d'Augustin (très variable dans sa valeur de témoin de la *V. L.*), les citations latines de Jérôme faites sur la *Septante*, enfin — point essentiel de comparaison — la version de Jérôme d'après l'hébreu : elle se révèle (réflexion qu'il m'arrive souvent d'être tenté de

faire devant bien des versets des traductions latines) « n'être en fin de compte qu'une version révisée de la *Vetus latina* » — tout le problème restant, bien sûr, celui du contenu, variable selon les cas, de ce mot : « révisée » — L'éditeur a vu grand, et il a eu raison : il ne compte pas seulement considérer le texte grec, mais aussi des versions orientales du *Livre* : deux coptes, quatre syriaques, une arménienne. Le début du texte édité et de ses apparats se situe d'emblée au niveau scientifique auquel l'entreprise nous a habitués. Ce n'est pas peu dire.

Jacques FONTAINE.

Libreria editrice Vaticana.

Biblia sacra iuxta Latinam Vulgatam uersionem ad codicum fidem... edita, XVII : Roma, Libreria editrice Vaticana, 1987, XLVIII-290 pages.

Six ans après l'édition de *Daniel*, le dernier des quatre grands prophètes dont l'édition avait commencé avec *Isaïe* en 1969, voici pratiquement terminée, par ce volume consacré aux douze petits prophètes, la grande entreprise d'édition critique de la *Vulgate* hieronymienne qui retint pendant de longues années les soins des Bénédictins, en bonne part français et francophones, de l'abbaye romaine de *San Girolamo in Vrbe*. On connaît dès longtemps l'entreprise, inaugurée avec la *Genèse*, publiée en 1926.

C'est avec la même minutie qu'elle procure ce *corpus* des petits prophètes. Il est intéressant d'en noter, outre les 30 témoins directs, pour la plupart des VIII^e^ et IX^e^ siècles (plus 7 fragm., et 10 éditions de 1452 à 1975), les sources indirectes particulières : non seulement les commentaires de Jérôme même sur ces prophètes, mais des traités de Julien d'Éclane, des cantiques liturgiques, ainsi que d'autres livres de la liturgie (en particulier des *Lectionnaires* et le *Liber commicus* visigotique) et divers écrivains chrétiens anciens.

Dans ce *corpus*, les divers petits prophètes présentent la particularité que leur texte respectif est précédé de divers types de prologues. Les *praefatiunculae* de Jérôme, au premier chef. Mais aussi une *explanatio* anonyme, sans doute due à l'un de ses disciples ; de ce texte, édité en 1920 par D. DE BRUYNE, l'origine est probablement à situer au VI^e^ siècle hispanique, selon une hypothèse de M. C. DIAZ Y DIAZ que les présents éditeurs confirment — à raison, semble-t-il — par un argument codicologique : le fait que cet opuscule ne soit conservé que dans des manuscrits d'Espagne et de Saint-Gall. Enfin, des *excerpta* des manuels bibliques d'Isidore intitulés *Proœmia*, et *De ortu et obitu patrum* ; pour établir le texte des extraits de ce dernier, on regrette que n'ait pas été utilisée ici la nouvelle édition critique soignée et neuve qu'en a donnée en mars 1985, à Paris, C. CHAPARRO GOMEZ, dans la collection *A. L. M. A.* Quoi qu'il en soit, on constate que les préfaces des petits prophètes de la *Vulgate* ont fait l'objet d'une série de préfaces qui forment à elles seules comme le développement d'un petit genre littéraire. Celui-ci mériterait à soi seul une étude précise, d'autant plus qu'il serait bien étonnant que d'autres textes analogues du haut Moyen Age ne soient pas encore à découvrir — comme Fr. DOLBEAU vient justement de le faire pour certaines sources latines du *De ortu* isidorien.

Inutile d'insister sur l'excellente présentation typographique, très aérée, de l'édition proprement dite et de son abondant apparat, destiné à « rendre raison de l'apparat et de l'histoire du texte », comme le dit la préface.

Un index d'*orthographica* pour les noms de personnes et de lieux peut permettre de mieux situer à quelle branche de la tradition appartient la citation d'un verset donné ; un court appendice rend compte, enfin, de certaines leçons du texte d'*Isaïe* et d'*Ézéchiel*, dans des fragments de manuscrits d'Admont. On se félicite

de voir aboutir cette entreprise de longue haleine, qui met à la disposition de tous les chercheurs une édition de la *Vulgate* conforme aux exigences de la critique moderne.

Jacques FONTAINE.

Sources chrétiennes.

CÉSAIRE D'ARLES, *Sermons au peuple*, tome 1 (Sermons 1 à 20), tome 2 (Sermons 21 à 55), tome 3 (Sermons 56 à 80). Introd., trad., notes et index par Marie-José DELAGE (collection « Sources chrétiennes », n° 175, n° 243, n° 330) : Paris, Les Éditions du Cerf, 1971, 506 pages ; 1978, 497 pages ; 1986, 318 pages.

Avec la parution du tome 3 des *Sermons au peuple* s'achève la publication, dans la collection « Sources chrétiennes », des *Admonitiones* de Césaire d'Arles. C'est, au total, 80 *Admonitiones* qui sont désormais accessibles, avec leur traduction, à l'amateur d'homélies latines.

M.-J. DELAGE qui a assumé la charge de présenter l'œuvre homélitique de Césaire, a fait précéder sa traduction d'une très importante introduction de 216 pages, véritable « livre dans le livre » où, après une présentation d'Arles et de son diocèse au VI[e] siècle (chap. 1), elle dessine la personnalité de l'évêque, esquisse les grandes lignes de sa vie (chap. 2), puis pose, avec le problème des manuscrits et des sources, celui des diverses éditions des *Sermons* (chap. 3 et 4). Le chapitre qui retiendra surtout le lecteur est celui que M.-J. DELAGE consacre à la communauté arlésienne au temps de Césaire (chap. 5), puisque sans conteste c'est la vie quotidienne de cette communauté qui constitue la matière des *Admonitiones*. Nombreuses, en effet, sont celles où Césaire, qui n'accorde guère de place à la théologie ou à l'exégèse, parle du mariage, de l'égalité des sexes devant l'adultère, de l'attitude à observer à l'église pendant les offices, où il condamne fermement la contraception et l'avortement, l'ivrognerie, la *gula* et la survivance de certaines coutumes païennes.

Toute édition nouvelle de Césaire est tributaire de la monumentale édition qu'a donnée D. Germain MORIN en 1937 et qui est accessible aujourd'hui dans les tomes 103 et 104 du *Corpus Christianorum*. C'est ce texte, à quelques variantes près, que M.-J. DELAGE a choisi de reproduire, sans chercher à le renouveler. On pourra le regretter, mais pouvait-on faire autrement ? L'édition de G. MORIN est telle, par la somme de travail qu'elle représente, qu'elle décourage pour longtemps encore toute tentative pour en entreprendre une autre ; cependant son principal mérite est plus d'avoir posé les fondements d'un authentique *corpus* césairien, que d'avoir donné des *Sermons* de Césaire un texte scientifiquement établi. M.-J. DELAGE reprend donc la distinction, faite jadis par Germain MORIN, entre les sermons considérés comme originaux, ceux qui contiennent « de larges emprunts à des œuvres étrangères », ceux enfin où la « participation de Césaire est très faible » (imprimés en petits caractères dans l'édition du *C. C.*, ils sont précédés, chez M.-J. DELAGE, d'une double croix). Peut-être la parution d'une nouvelle édition eût-elle été l'occasion de préciser les choses : en essayant, à l'intérieur des sermons composites, de pousser plus loin la distinction entre l' « authentique et l' « inauthentique », on aurait pu mettre en lumière la méthode de Césaire, faite d'emprunts, d'envolées personnelles, le tout relié par un sommaire travail de jointoiement, le début et la fin de ces sermons portant généralement la marque de l'auteur. M.-J. DELAGE a même poussé la fidélité au texte de MORIN au point de laisser passer dans son édition des erreurs (ou des distractions) qui figuraient déjà dans le texte proposé par l'illustre bénédictin. Au lecteur donc de lire[1] : p. 141, 9, *parentes* ; p. 195, 30, *aeter-*

nam ; p. 204, 2, *ut* ; p. 211, 28, *iusto Dei iudicio* ; p. 218, 6, *suco* ; p. 287, 5, *nostrorum*. Il nous a toutefois semblé que M.-J. DELAGE au fil des volumes, s'était un peu enhardie : p. 308, 17, elle a corrigé *non* en *nos* ; p. 310, 33, *iusti* en *iuste*.

La phrase de Césaire est, presque toujours, claire et aisée. La traduction de M.-J. DELAGE a su rendre en français cette « humble éloquence », « ces paroles toutes pratiques et pénétrées » dont parlait Sainte-Beuve (*Port-Royal*, Bibl. de la Pléiade, t. 1, p. 467), en comparant la manière de Césaire au talent de Monsieur Singlin. On pourra parfois reprocher à cette traduction une certaine gaucherie, quelques lourdeurs (mais ne sont-elles pas celles de Césaire lui-même ?) ; il y a parfois aussi des inexactitudes ; nous en avons noté quelques-unes : p. 31, 14, *absque ulla dubitatione* a tout simplement un sens logique et signifie « assurément » ; il ne doit pas être mis sur le même plan que *libenter* ; p. 41, 27, *cognoscitur* a valeur de simple auxiliaire, et nous proposons de lire *cruciari* : « l'homme intérieur, comme on le sait, souffre de la faim et de la soif de la parole de Dieu » ; p. 166, 22, pourquoi avoir écrit « la racine vraie et vivante » pour traduire *radix uera* ? p. 172, 13, en traduisant « la colère dont les premières victimes sont ceux qu'elle étreint », M.-J. DELAGE ne rend pas compte de l'opposition latine *nocituris/nocendis*. Que le relevé de ces quelques inexactitudes (il en est d'ailleurs plusieurs autres) ne fasse pas oublier les qualités de cette traduction, qui sont de clarté et de finesse.

Les fautes d'impression sont dans l'ensemble assez rares : p. 84, 13, lire *quos* ; p. 131, 22, lire *potuit* ; p. 223, 22, lire *decet* ; p. 225, 12, lire *et uobis* ; p. 231, 11, lire *peius est*.

En donnant au public cette traduction des *Admonitiones* de Césaire d'Arles, M.-J. DELAGE ne rend pas seulement service aux latinistes et aux historiens ; tous ceux qu'attire l'histoire des Lettres françaises se pencheront avec intérêt sur ces sermons qui, pour être écrits en latin, appartiennent cependant déjà à notre littérature et inaugurent la tradition de l'éloquence française.

F. RENOUARD.

Grégoire le Grand, Homélies sur Ézéchiel, t. 1 (livre 1), texte latin, introduction, traduction et notes par C. MOREL, S. J. (collection « Sources chrétiennes », n° 327) : Paris, 1986, 544 pages.

La publication des œuvres du pape saint Grégoire le Grand (590-604) se poursuit à un rythme relativement rapide dans la collection « Sources chrétiennes » mettant ainsi enfin à la portée d'un public plus vaste une œuvre écrite dont l'importance religieuse était connue depuis longtemps, mais dont la valeur historique et littéraire demande encore à être pleinement reconnue. L'édition de sa correspondance, l'extraordinaire *registrum*, dans la même collection devrait en convaincre définitivement les lecteurs.

En attendant cet achèvement, C. MOREL a bien mérité des érudits et des amateurs en réalisant cette édition dont l'essentiel est constitué par l'apparition d'une traduction française moderne, précise, élégante et fidèle, de ces homélies latines prononcées à Rome entre 590 et 593 devant un public choisi de moines, de clercs et de laïcs instruits. La fidélité du traducteur consiste aussi bien en son respect des mots qu'en sa compréhension profonde de l'esprit qui anime Grégoire (*ad uerbum* et *ad sensum*, comme dirait Jérôme).

Il est évident que toutes les forces de l'éditeur ont ainsi été consacrées à ce gros travail. Cela explique sans doute que l'introduction soit très brève et un peu

1. Nos références renvoient à la distribution en pages et en lignes de l'édition MORIN. Ce système est également reproduit dans l'édition DELAGE.

disproportionnée à l'importance de l'œuvre qui y est présentée. Les pages consacrées notamment aux circonstances historiques de cette prédication restent courtes ; leur bibliographie est insuffisante et périmée (on est étonné de ne pas voir cités les livres de L. M. HARTMANN, O. BERTOLINI et E. STEIN). On aurait de même aimé des analyses plus détaillées sur le genre littéraire et sur le style des homélies. La note 1 de la p. 15 amorce une discussion sur la simplicité du style qu'on aurait souhaité voir se prolonger. D'autre part, Grégoire n'a pas eu pour règle de dicter d'abord et de faire lire ensuite à haute voix les *Homélies sur l'Évangile* du livre I (p. 14). Au contraire, il préparait son texte par écrit et le lisait lui-même à haute voix aux fidèles. Seules des circonstances exceptionnelles (maladie) lui firent sporadiquement renoncer à ce contact direct — à la vive contrariété des assistants qui réclamèrent sa parole. De même, la page consacrée à la théorie de la prédication chez le pape d'après cette œuvre n'est qu'une esquisse, où ne sont pas posés les problèmes de la filiation intellectuelle et pédagogique avec la doctrine d'Augustin. Enfin, la question de la langue n'est pas considérée et la bibliographie indiquée p. 34 renvoie à un unique survol par A. BASTIAENSEN (en néerlandais !) : d'autres publications plus importantes et plus accessibles existent tout de même (E. LÖFSTEDT, Dag NORBERG).

En revanche l'analyse proprement spirituelle de l'œuvre est un modèle d'exposé qui conduit le lecteur à de belles pages de synthèse consacrées à *L'essor vers le mystère* (p. 20-23), soutenues par des parallèles et des rapprochements bien venus et nourries d'une bibliographie précise. Le caractère spirituel de cette édition, bien conforme, au fond, aux buts des « Sources chrétiennes » apparaît aussi dans d'assez nombreuses notes infrapaginales qui éclairent judicieusement l'exégèse grégorienne et aident le lecteur à pénétrer cet enseignement difficile.

Nous ne dirons rien de l'établissement du texte latin, puisqu'il reproduit, avec quelques minimes changements énumérés p. 30-31, l'édition procurée par M. ADRIAEN en 1971 dans la collection « *C. C. L.* ». Les remarques ponctuelles seront donc limitées à la traduction. P. 46-47 (*Praef.*), il n'y a pas de raison de renoncer à traduire *notarii* (« tachygraphes », « scribes »). P. 50-51 (1, 1, 1), *uirtus* désigne « la puissance créatrice » plutôt que l' « excellence » ; *ib.*, le comparatif *uerius* n'est pas rendu (« plus vraie » et non « sûre »). P. 52-53 (1, 1, 1), on est embarrassé que le même substantif latin, *res*, reçoive trois traductions différentes (« chose », « fait », « réalité ») et surtout que le premier *quamlibet* soit laissé de côté. P. 54-55 (1, 1, 2), *aliquid prophetiae* serait plutôt « un soupçon de prophétie » qu'une « parole prophétique ». *Ib.*, par 3, *Certe* n'a pas été traduit. P. 56-59, le principe de traduction adopté pour rendre le difficile emploi de *ex* ne paraît pas recevable. *Spiritus prophétiae ex praesenti tangit animum* devra se rendre par « le souffle prophétique part du présent pour toucher l'âme ». D'ailleurs la note 2 infrapaginale indique que l'éditeur avait aussi envisagé cette traduction. On aurait ainsi évité qu'*ex* soit rendu par « au sujet de ». P. 60-61 (1, 1, 7), la traduction de la citation biblique comprend un « peuple » de trop.

P. 62-63 (1, 1, 9), la variation *de* / *ex* est perdue (deux fois rendue par « au sujet de »). Toujours à propos des sens de *ex*, en 1, 1, 13 (p. 68-69), je comprendrais plutôt : « Certains prophètes sont touchés par une vision qui vient du plus près, mais nullement par une vision qui vient du plus loin » (et non « pour »). P. 78-79 (1, 18-19), *sese in lacrimis afflixerunt* ne signifie-t-il pas plus simplement « ils fondirent en larmes » ? *Ib.*, *pensandum est* doit garder son sens fort, « il faut mesurer ». *Ib.*, *pietatis uiscera* a un caractère physique qu'omet « tendresse de sa bonté » : pourquoi pas « chaleur de sa bonté » (même problème en 1, 2, 19, p. 110-111) ? En revanche, *ib.*, la traduction — sympathique — de *paruulo filio* par « marmot » ne convient guère, car le registre du terme français est beaucoup plus familier que

celui de l'expression employée par Grégoire. Or, quand ce dernier recourt a des termes populaires, il les « met entre guillemets ».

P. 88-89 (1, 2, 6), *multum* a été omis. P. 96-97 (1, 2, 10), *uentus turbinis* doit être rendu par « ouragan » et non par « vent d'ouragan ». *Ib.*, le caractère concret de *hanc concutiendo per desideria, ab statu suae rectitudinis euellit* n'est guère exprimé par « l'ébranlement des désirs le fait déchoir de sa ferme rectitude » ; on insistera : « ... déchoir de sa base de droiture ». *Ib.*, *concussa cadens*, p. 98-99 plutôt que « perdant sa rectitude », deviendra « les secousses la font s'effondrer ». L'image du bâtiment emporté par la tempête disparaît autrement. P. 98-99 (1, 2, 11), le sens des deux prépositions *in* dans la première phrase est certainement identique : « par cruauté », « par aveuglement ». P. 110-111 (1, 2, 19), il n'est pas nécessaire de gloser *ab ipso fonte misericordiae* en « celui qui est la source de la miséricorde ». P. 116-117 (1, 2, 21), la traduction d'*in configuratione* par « configurés au sein » est énigmatique.

P. 124-125 (1, 3, 5), il est étonnant d'éditer *uita praedicantium* et de traduire « la voix de ceux qui prêchent ». *Ib.*, *aperire uerbo* ne doit pas être rendu par l'image « faire la lumière », mais par l'expression plate, « expliquer ». P. 126-127 (1, 3, 6) *profert magnam messem scientiae* est exprimé un peu faiblement par « tire une grande moisson de lumière » (pourquoi notamment « lumière » ?) ; plutôt : « en emporte une lourde moisson de savoir ». P. 128-129 (1, 3, 9), *sapore intimo* se comprend mieux par « grâce à sa saveur intérieure » que par « par une gustation (?) intime ». P. 132-133 (1, 3, 11), une correction *emittitur* n'annoncerait-elle pas mieux la comparaison qui suit, plutôt que la leçon retenue *emitur* ?

P. 170-171 (1, 5, 1), il y a certainement un jeu de mots sur *legendo carpimus*. P. 180-181 (1, 5, 10), *creditur, inuenitur* sont des indicatifs présents, qu'il n'y a pas lieu de traduire par des conditionnels. P. 195-196 (1, 5, 16), *lingua arescit*, non pas « la parole se tarit », mais « leur langue se dessèche ». P. 212-213 (1, 6, 12), *resecarentur* sera souligné par « ablations » plutôt que par « retranchements (?) ». P. 232-233 (1, 6, 19), à *quae eos quos susceperit in ima demergit* devrait, plutôt que « qui engloutit au plus bas ceux qu'elle atteint », correspondre qui « engloutit jusqu'aux abîmes ceux qu'elle a saisis par dessous » (image d'agression par quelque monstre marin des profondeurs).

P. 382-383 (1, 10, 1), au lieu de « leur cœur s'enflant », *tumenti sensu* pourrait devenir « par fierté intellectuelle ». P. 390-391 (1, 10, 8), *quasi ex conuersione compunctos*, sera rendu par « apparemment bouleversés par leur conversion » et non par « convertis jusqu'à la componction » : *quasi* est omis, ainsi que la valeur causale de *ex*. P. 436-437 (1, 10, 41), il est inutile de rendre *inebriantur* par le trop familier « soulés » ; « enivrés » convient très bien. P. 448-449 (1, 11, 2), *radix uerbi uirtus est operis* est traduit « la parole puise sa sève » ; l'expression exacte est « la parole prend racine dans la puissance de l'action ». P. 450-451 (1, 11, 2), *et priusquam uerba faceret, in hoc quod maerens tacuit formam uerborum sumpsit* est inexactement rendu par « avant de prêcher, il donna par son silence attristé le ton de sa prédication » ; il faut comprendre : « et avant qu'il ne s'exprimât, il prépara, grâce à un silence endeuillé, la forme de sa parole ». P. 454-455 (1, 11, 6), la jolie image *cordis humerum sarcinae pastorali supposui* est perdue avec « j'ai chargé mon épaule, par amour, du fardeau pastoral » ; un peu de hardiesse permet de la préserver, même si elle entraîne quelque écho baroque : « j'ai imposé le fardeau pastoral à l'épaule de mon cœur ».

P. 492-493 (1, 12, 1), *aperto sermone* est une locution classique pour désigner « un style transparent ». P. 496-497 (1, 12, 5), *statum rigiditatis et superbiae non habemus*, traduit par « nous ne nous haussons pas, raidis et fiers », aurait pu être souligné par « nous n'avons pas une attitude d'entêtement et d'orgueil ». P. 510-511

(1, 12, 16), pourquoi *propter malos auditores* et *propter bonos auditores* est-il traduit par « pour » et non par « à cause de » — tel sera pourtant le cas un peu plus bas dans le même paragraphe ? P. 524-525 (1, 12, 23), *et iuxta eius intelligentiam praedicationis suae uerba moderatur* deviendra, plutôt que « et d'après ce qu'il (le public) saisit, il (le prédicateur) donne à sa prédication le ton juste » : « il organise sa parole de prédicateur conformément à l'intelligence de l'auditeur ». P. 528-529 (1, 12, 25), l'image apportée par *insidias* est perdue (« surprises ») ; on gardera « pièges, chausses-trapes ». P. 530-531 (1, 12, 25), *uitia sub uirtutum specie excrescunt et in alto se ostendunt per imaginem, quae in imo iacent semper per actionem*, traduit « ils se haussent, bien en vue, par l'image qu'ils donnent, et rampent à ras de terre par leur action » est peu clair ; on insistera : « les vices, croissant sous l'apparence des vertus, montrent en surface ce masque d'illusion, alors qu'ils sont toujours, tapis dans les fonds, présents par leur action ».

Cette dernière remarque convaincra le lecteur de la richesse du texte traduit : l'analyse de l'inconscient nourrit souvent la pensée acérée du pape. L'intérêt de ces homélies dépasse de loin leur seul contenu spirituel, pourtant si important. Elles permettent de faire le point sur l'évolution intellectuelle de Rome à la fin de l'Antiquité tardive. Elles mettent en place des structures imaginaires qui s'épanouiront dans les siècles suivants et l'on reconnaît çà et là, à travers les images allumées par Grégoire, quelques-unes des figures qui prendront une forme matérielle dans la pierre sculptée. Grégoire y réagit, de manière bien plus directe qu'on ne l'aurait parfois cru aux convulsions de l'histoire la plus immédiate ; il est ainsi possible de déceler comment le pape et ses auditeurs percevaient ce changement, de quelle manière leurs mentalités s'y adaptaient. L'émotion personnelle qui fait basculer le texte dans l'autobiographie y apparaît à bien des reprises. Enfin — et ce n'est pas le moindre de leurs intérêts — la langue dans laquelle s'exprime Grégoire offre un latin à la fois souple par son adaptation aux méandres de la pensée, familier dans son souci de guider son public dans cet exercice de voltige intellectuelle, et, de surcroît, par moments somptueusement littéraire.

La traduction qui nous est ici offerte rend justice à la prédication du pape. Les observations que nous avons présentées n'entament pas sa qualité, car nos remarques montrent — par leur minutie même — qu'elle respecte le texte. Le lecteur peut lui faire confiance, parce qu'elle est profondément — spirituellement et littérairement — fidèle à Grégoire et constitue une introduction précieuse à son univers.

M. BANNIARD.

Francis BACON, *Nouum Organum*, introduction, traduction et notes par Michel MALHERBE et Jean-Marie POUSSEUR, ouvrage publié avec le concours du *C. N. L.* (collection Épiméthée) : 1986, 352 pages.

La gloire de Francis BACON, jadis considéré comme le fondateur de la méthode expérimentale sur laquelle reposerait la science moderne, est aujourd'hui bien éteinte ; c'est chez Galilée, non chez lui que prend naissance la physique nouvelle ; aucune découverte n'a été faite par BACON ni à partir de son principe d'induction ; pour lui la science reste résolument qualitative et les mathématiques doivent se tenir à l'écart de la « philosophie naturelle » (livre I, aphorisme 96). On laissera à de plus compétents le soin de discuter l'Introduction dans laquelle MM. MALHERBE et POUSSEUR s'efforcent de « réhabiliter » l'auteur du *Nouum Organum*. Leur traduction est établie à partir de l'édition SPEDDING-ELLIS-HEATH (1879) ; on déplore que le texte latin ne soit pas mis à la disposition du lecteur français. L'étude attentive de quelques dizaines de pages montre que la traduction n'est pas exempte de fautes d'interprétations mineures : *multiplex rerum ignoratio* (p. 121 de l'éd. lat.)

n'est pas « une ignorance infinie » (p. 61 de la trad.), mais « une ignorance multiple » ; *quanta in solitudine vers(a)tur hoc experimentum* (p. 122) serait plus fidèlement rendu par « dans quelle solitude se déroule cette tentative » que par « à quelle solitude conduit une telle tentative » (p. 62) ; *praetervecti artes veteres* (p. 135) ne signifie pas « nous étant avancé au-delà des rivages des arts anciens » (p. 77), puisqu'il s'agit d'une « description générale de la science et de la doctrine qui sont déjà en la possession du genre humain » (p. 75) : l'image signifie « ayant longé le rivage des arts anciens » ou, si l'on veut, « ayant passé en revue » ces arts ; que ces exemples suffisent. Plus étonnant le manque de rigueur qui amène à traduire *placitis* (p. 139) par « les théories » (p. 80) alors que le très utile glossaire à la fin du volume propose plus judicieusement l'emploi de « dogmes » pour rendre *placita*[1] ; le mot *ratio* a le sens de « méthode », explique le glossaire, pourquoi l'avoir oublié au début de l'ouvrage et traduire par « il se tint ce propos » (p. 61) *talem apud se rationem instituit* (p. 121) qui signifie « il établit par sa propre réflexion la méthode que voici ». BACON n'entend point ramener les sciences à un état ancien qui se serait dégradé depuis (sens précis de « restauration », p. 62, 65), il entend leur faire prendre un nouveau cours en repartant du début et en les engageant dans une voie inédite (sens de *instauratio*, p. 121, 125, etc.) « à partir de fondements convenables » (*a debitis... fundamentis*, p. 121). Pourquoi rendre *speculum inaequale* (p. 139, 164) tantôt par le bizarre « un miroir inégal » (p. 81) tantôt par « un miroir déformant » (p. 111) ; c'est trop de laxisme. Pour quelle raison fuir l'emploi de « contemplation » (mot absent du glossaire) pour rendre *contemplatio* et les mots de sa famille qui reviennent assez souvent ; on trouve « spéculation » (livre II, aphorismes 3 et 4) et *ipsa contemplatio rerum* (p. 222) devient (p. 183) « l'examen des choses telles qu'elles sont » ! etc. Enfin le glossaire ne remplace pas tout à fait les notes : au mot « idole » on nous explique qu'il en est de quatre sortes (voir livre I, aphorismes 38 à 44), mais le mot aurait mérité un commentaire, car il n'a manifestement pas le sens usuel, mais seulement celui d'idée fausse, opposée aux *divinae mentis ideas* (aphorisme 23) ; de même s'il est utile de savoir qu'il y a diverses sortes de subtilité, il n'aurait pas été mauvais de donner du mot une définition moins brève que « détermination fine des choses » ; peut-être aurait-on pu signaler l'ouvrage de CARDAN (et même sa critique par SCALIGER). Bref ce livre a des mérites, sa lecture est aisée, il rendra des services, mais ce n'est pas un instrument de travail pleinement satisfaisant.

Jacques CHOMARAT.

Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Mexicana.

P. OVIDII NASONIS, *Fastorum libri IV-VI*, Introducción, versión ritmica y notas de José QUIÑONES MELGOZA : Mexico, Universidad National Autonoma, 1986, LXXVIII p. ; 88 p. doubles ; p. LXXXI-CXCVIII (notes et index).

Le tome I, que nous ne possédons pas, renferme les trois premiers livres des *Fastes* et l'essentiel des conceptions de l'éditeur relatives à ce poème ; l'*Introduction* de ce volume est le complément de celle du premier tome.

Je me garderai bien de porter un jugement sur la traduction espagnole, mais l'établissement du texte n'inspire pas confiance : point d'apparat critique, jugé sans doute inutile, puisque l'éditeur se contente de reproduire, à quelques détails près, le texte de J.-P. POSTGATE dans le *Corpus Poetarum Latinorum* (1894), qu'il préfère à celui de C. LANDI « que es la última de las ediciones criticas (1928) ». Étrange affirmation ; l'étonnement redouble quand on constate que l'éditeur, s'il mentionne

1. Ou peut-être mieux encore : « opinions » avec la signification platonicienne péjorative.

la traduction de FRAZER dans la collection Loeb, ne cite pas le commentaire monumental de ce même savant. L'édition commentée récente de Fr. BÖMER est ignorée, ainsi que les travaux des éditeurs français : seule est mentionnée la traduction de la collection Panckoucke, revue par E. PESSONNEAUX (1861). Les notes accompagnant le texte et la traduction sont le plus souvent d'un niveau élémentaire, du type : *toros* = *lectos* ; *parentis* = *patris* ; *pectora* = *pectus*, etc. — Je ne pense pas que les lecteurs de la *Revue* trouvent grand profit à consulter ce travail.

Henri LE BONNIEC.

Ugo ZUCCARELLI, *Tiberiano. Introduzione, testo, traduzione e commento* : Naples, 1987, 129 pages in-8°.

Nous connaissons par saint Jérôme l'existence d'un *uir disertus* du nom de Tiberianus qui gouverna les Gaules en 335 ou 336 et fut préfet du prétoire. Depuis E. BAEHRENS on lui attribue le plus souvent quatre poèmes dont les trois premiers nous ont été conservés par le *cod. Harl.* 3685 (XV^e^ siècle). Seule la pièce initiale y est expressément assignée dans l'*inscriptio* à un auteur nommé Tiberianus. Toutefois Servius cite un vers de la deuxième en le mettant au compte d'un Tiberianus. Quant au quatrième poème, il figure sous le même nom (... *a quodam Tiberiano*...) dans deux des quatre manuscrits qui en gardent le texte. La première pièce (vingt vers) contient la description d'un *locus amoenus*, la deuxième, de tonalité moralisante, a trait à l'or et à ses méfaits (vingt-neuf vers), la troisième (douze vers) au triste sort d'une *auicula* qui, ses ailes apesanties par la pluie, s'abattit dans les airs, trouvant ainsi la mort, alors que dans la dernière (trente-deux vers), l'auteur s'adresse à l'Être suprême, tout-puissant créateur du monde.

Tout le problème est de savoir si ces quatre poèmes ainsi que d'autres écrits dont le souvenir est attaché au nom de Tiberianus (*De Prometheo*, *De Socrate*, etc.) sont l'œuvre d'un seul et même personnage et, dans ce cas, si l'auteur s'en confond avec le *uir disertus* du même nom qui nous est connu par saint Jérôme et par des textes plus tardifs qui avaient permis à W. S. TEUFFEL de reconstituer sa carrière. Les quelques philologues qui apportent une réponse négative à la première de ces questions se fondent sur les différences de tonalité perceptibles entre ces quatre pièces. Mais la portée d'un tel constat d'hétérogénéité est nécessairement limitée. Elle ne peut en aucune façon prévaloir sur une donnée qu'U. ZUCCARELLI a su exploiter à sa juste valeur : Servius et, après lui, Fulgence dans ses *Mythologiarum libri* se réfèrent à Tiberianus comme à l'autorité suprême en matière littéraire, philosophique et même scientifique. Ils lui reconnaissent ce rôle de *nec plus ultra* en des termes (*unde Tiberianus*... ; *nam et Tiberianus*... ; *ut Tiberianus*...) contradictoires avec l'idée qu'aient pu exister plusieurs auteurs de ce nom. Or le Tiberianus dont saint Jérôme nous a gardé le souvenir appartenait, à en juger par sa qualité de *uir disertus*, à l'élite culturelle du IV^e^ siècle. Entre autres traits caractéristiques, nous savons que celle-ci unissait le goût du beau à celui de la réflexion morale, l'intérêt pour les légendes mythologiques aux aspirations à un dieu unique. Replacés dans ce cadre, nos quatre poèmes ainsi que les autres œuvres mises sous le nom de Tiberianus acquièrent une unité qui justifie leur attribution à un homme d'une époque ou le lien entre *dignitates*, maîtrise de l'éloquence et attachement à l'héritage culturel d'un passé tenu pour sacré apparaît dans toute sa force.

La présentation qui est faite par U. ZUCCARELLI de chacune des quatre pièces et le commentaire qui en accompagne la traduction s'attachent à souligner les éléments qui ont valeur d'indice, sinon de preuve en ce sens. L'ensemble atteste en matière d'analyse et de synthèse des qualités déjà évidentes dans les travaux anté-

rieurs de l'auteur et tout spécialement dans *Psicologia e semantica di Tacito* (1967 et 1971) ainsi que dans *Reposiano. Concubitus Martis et Veneris* (1972).

Jean-Claude RICHARD.

Éditions diverses.

PLAUTUS, *Bacchides*, edited with translation and commentary by John BARSBY. WARMINSTER, ARIS & PHILIPS pour l'Angleterre et OAK PARK, BOLCHAZY-CARDUCCI pour les États-Unis : 1986, IV + 202 pages.

Cette édition a été, d'après sa préface conçue plus pour un public d'étudiants que de spécialistes, et, qui plus est, pour des étudiants ne lisant pas ou lisant peu le latin et s'initiant à la littérature latine grâce à des traductions. De là certaines particularités qui frappent d'emblée : l'absence d'apparat critique ; un commentaire dont les entrées ne sont pas constituées par les mots de Plaute mais par ceux de la traduction anglaise. Pourtant l'auteur espère être également utile au latiniste et offrir aux érudits un guide à jour de la pièce et des questions qu'elle pose. Cet espoir n'est certainement pas vain. J. BARSBY a réalisé sans doute la première édition d'une comédie plautinienne qui tînt compte, dans son introduction et son commentaire, des récentes découvertes ménandréennes et de ce qu'elles apportent sur les rapports entre la Νέα et la *Palliata* le choix des *Bacchides* n'est évidemment pas étranger à cette orientation et J. BARSBY a eu l'heureuse idée de donner en appendice le texte et la traduction des fragments du *Dis Exapaton* (je regretterai simplement qu'il ne soit fait nulle part mention de l'*Aspis*, dont la structure et l'inspiration présentent de nombreuses analogies avec les *Bacchides*).

L'introduction, qui porte à la fois sur Plaute en général, les *Bacchides* et les principes de cette édition, séduira par sa bonne connaissance de l'état des questions, sa densité et sa clarté : on admirera en particulier la maîtrise pédagogique avec laquelle la métrique de Plaute est présentée, p. 13 à 16.

Pour le texte, la lisibilité et la cohérence métrique semblent avoir été les principaux souci de J. BARSBY, d'où une édition fort peu conservatrice, largement ouverte à toutes les conjectures érudites. On s'en persuadera, par exemple en comparant avec l'édition d'A. ERNOUT : sans compter les partis pris orthographiques différents (les *s* caducs sont toujours remplacés par des apostrophes), les deux éditeurs divergent quelque quatre-vingts fois et presque toujours. A. ERNOUT s'en tenant aux leçons des manuscrits quitte à les entourer de *cruces*, BARSBY introduisant des corrections. Ce texte est au demeurant très soigné, je n'ai relevé qu'au v. 1096 un *quae* impossible pour *quam*. L'absence d'apparat critique est parfois palliée dans le commentaire par une discussion pour justifier le choix d'une leçon.

La traduction rythmée essaie de rendre par des mètres anglais les effets du latin. Pour chaque scène, le commentaire comprend deux parties. D'abord un commentaire général se présente sous forme de questions séparées et numérotées : structure, valeur dramatique, mise en scène, problèmes d'histoire littéraire, comparaison avec Ménandre, caractérisation métrique... Ensuite viennent, vers par vers, les explications appelées par tel mot ou groupe de mots. Ce commentaire est surtout littéraire ou historique, mais aussi, souvent, lexical ou métrique. Certains détails appellent sans doute la contestation mais l'ensemble est riche et pertinent. Après les fragments du *Dis Exapaton*, un index aux entrées en anglais renvoie aux principaux sujets traités dans l'introduction ou le commentaire.

Une édition ainsi conçue sera certainement la bienvenue pour un public qui lit d'abord les œuvres anciennes en traduction. Le latiniste regrettera tout de même l'absence d'un apparat critique, après tout, il n'est pas indifférent de pouvoir savoir que les commentaires sur la vie grecque qui suivent les mots « Greek away », tirés